

FIGARO ILLUSTRÉ



Ayuntamiento de Madrid

COPYRIGHT 1984 BY SOUSSOU, VALADON AND CO.



LENTHÉRIC, Parfumeur Mondain

245, rue Saint-Honoré, Paris.

Jeunes Filles

Pour plaire, vous voulez avoir le teint frais, blanc et rose : demandez à Lenthéric sa *Rosée Orkilla*, sa *Poudre de Riz* et sa *Crème Orkilla*.
Vous voulez aussi une abondante chevelure ondulée encadrant votre joli visage : voici sa *Soupline*, son *Waver* et son *Eau du Waver*.
Pour avoir des dents nacrées comme la perle, faites usage de l'*Eau dentifrice* et de la *Pâte de Lenthéric*.
N'employez que des parfums discrets comme la *Violette de France*, l'*Iris*, le *Lilas*, le *Bouquet de l'Alliance*, qui vous conviennent et vous aideront à être irrésistibles.

Mesdames

Pour être mariées, vous ne devez pas moins chercher à être séduisantes.
Deux trésors de beauté vous conserveront la peau fraîche et rose de la jeune fille : la *Rosée Orkilla* et la *Poudre de riz orkilla* de Lenthéric.
Vos cheveux seront souples et abondants avec sa *Loton* et sa *Soupline* ; ils seront ondulés avec son *Waver* et son *Eau du Waver*.
Avec sa *Pâte souveraine* pour le jour, ses gants gras pour la nuit, vous aurez toujours des mains de duchesse.
La *Roséine Tintoret* rendra vos ongles nacrés et vous aurez toujours dans la bouche trente-deux perles en usage de son *Eau dentifrice*.



Jeunes Gens

Vous qui vous plaignez, et à juste raison, d'être asphyxiés par le muse artificiel, demandez pour réagir les parfums de suprême élégance du parfumeur mondain Lenthéric : l'*Orkilla*, le *Foin coupé*, l'*Iris ambré*.
Rendez vos cheveux brillants et souples avec la *Brillantine* et la *Soupline*.
Soignez vos mains avec la *Pâte souveraine*. C'est le signe de la vraie distinction.
Soignez vos dents avec l'*Eau dentifrice* et la *Pâte de Lenthéric*.

Messieurs

Vous craignez de vieillir ? On ne vieillit qu'autant qu'on le veut bien.
Que faut-il pour rester jeune ? Conserver les apparences juvéniles.
Pour les dents, faites usage de l'*Eau dentifrice* de Lenthéric et de sa *Pâte* ; pour les cheveux, de sa *Loton* ; pour les mains, de sa *Pâte souveraine*. Les parfums qui conviennent à un homme, ceux qui se mélangent le mieux avec l'odeur du cigare sont le *Parfum russe*, l'*Tintoret*, l'*Éillet* et l'*Orkilla*.
Avec cela vous retrouverez la fameuse fontaine de Jouvence.



Demandez les **CONSEILS DE BEAUTÉ**, ils vous seront envoyés gratuitement sur demande affranchie. (Prière d'ajouter 50 centimes pour la recommandation à la poste.)

TAILLEUR SPORTIF, pour Hommes, Dames & Enfants

HENRY PETIT

5, boulevard Malesherbes et 34, rue Boissy-d'Anglas — PARIS — (Madeleine)

FOURNISSEUR BREVETÉ DE L'UNION DES YACHTS FRANÇAIS & DES PLUS IMPORTANTES SOCIÉTÉS SPORTIVES D'EUROPE

COSTUMES ET ACCESSOIRES POUR TOUS LES SPORTS :

Équitation, Vélocipédie, Yachting, Canotage, Chasse, Escrime, Jeux, etc., etc.

LA MAISON LA MIEUX ASSORTIE ET VENDANT LE MEILLEUR MARCHÉ DE TOUT PARIS

Envoi — FRANCO — sur demande, du Catalogue illustré.

H. LEFEBVRE, Constructeur Breveté

10, rue Énard, PARIS

Matériel de transport

POUR

Explorateurs et Troupes coloniales

BATEAUX ET CHALANDS Démontables
EN ALUMINIUM

VOITURES MÉTALLIQUES
Étanches et démontables
EN ALUMINIUM



Le « Jules Davoust » (Niger).



Voitures-réservoirs avec filtres, pompes, etc.

Voitures étanches et Pont sur voitures.

C^{ie} Coloniale
CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]
Composée exclusivement de THÉS NOIRS
La Boîte grand modèle [300 gr. Environ] 6 fr., petit modèle [150 gr. Environ] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

P. SORMANI

Rue Charlot. 10. PARIS

PARIS 1889
GRAND
PRIX



Catalogue illustré Franco
TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE



Pierres
Précieuses
Diamants
Perles
Bijouterie
etc.

EXPERTISES A L'ÉTRANGER

ACHATS
aux prix maximum
PAIEMENTS IMMÉDIATS.

Spink & Son

ORFÈVRES

17 & 18, Piccadilly, LONDRES, W.
et 1 & 2, Gracechurch Street, Cornhill
LONDRES (City)

MAISON ÉTABLIE EN 1772
Sous le patronage de S. M. la
Reine d'Angleterre.

LA PATE EPILATOIRE DUSSEY

Détruit les **DUVETS DISGRACIEUX** (Barbe, Moustache, etc.) sur le visage des dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. 50 ANS de SUCCÈS, de Hautes récompenses aux Expositions, les Brevets de Fournisseur de plusieurs Familles régnantes, des Attestations et l'approbation du Corps Médical, garantissent l'efficacité et l'innocuité absolue de cette préparation (20 fr. la boîte, pour le menton et les joues; 1/2 boîte : 10 fr., spéciale pour une légère moustache. F^{ms} m^{rs}). — Le **PILIVORE** fait disparaître toute trace de poils follets sur les bras auxquels il communique une blancheur éblouissante. Cette préparation conserve ses propriétés actives jusqu'à la dernière parcelle, elle est dénuée de toute odeur désagréable et son emploi est des plus faciles. F^{ms} 20 fr. 85. — **DUSSEY**, Inventeur, 1, Rue Jean-Jacques Rousseau, Paris, et PRINCIPAUX COIFFEURS.

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & C^{ie} Ayuntamiento de Madrid

Papeteries du Marais.

LE PAPE JACINTHE

PAR VERNON LEE

*Extrait du Codex
Eburneus de l'Abbaye
supprimée de Nonantola.*



JACINTHE, pape, fut celui qui bâtit à nouveau la basilique au-dessus des corps des saints martyrs Paul et Jean, frères; qui fit daller le chœur et le fit incruster de marbre et qui dans la nef érigea la double file de colonnes toutes de marbre précieux. Or voici ce qu'on raconte de sa mort et des choses miraculeuses qui la suivirent, lesquelles démontrent une fois de plus les ruses de l'Esprit malin et la miséricorde infinie du Seigneur.

Or donc, ce Jacinthus, dont le nom dans le monde et dans le cloître était Odon, était connu dans toute l'Italie — dans le marquisat de Toscane, dans le comté de Bénévent, dans le royaume de Sicile et dans les Etats appartenant aux empereurs de la Grèce — pour sa grande et incomparable humilité et pour l'ardeur exclusive de sa piété. Et ces vertus même furent cause de sa perte: car de même qu'il est écrit dans le livre du prophète Job — livre que nul laïque ne peut lire sans péché, et que nul clerc ne peut traduire sans damnation — que le Seigneur permit à Satan de tenter son fidèle serviteur par quantité de tourments, de doutes et de mauvaises pensées; ainsi plut-il à Celui qui est le miroir de toute vérité de faire une gageure avec Satan sur l'âme de cet homme Odon, autrement dit Jacinthus; et cette gageure fut faite lorsqu'il était encore dans le ventre de sa mère. Car le Seigneur dit: « Je te permets de tenter l'homme qu'il te plaira de choisir entre les hommes qui naîtront dans le monde avant que le soleil qui tourne sans cesse autour de la terre ne soit revenu à l'endroit où il se trouve maintenant. »

Et Satan fit en sorte que cet Odon, plus tard nommé Jacinthus, naquit alors le premier fils du plus grand seigneur de son pays, c'est-à-dire d'Avérard, marquis de Tusculum. Mais Odon ne se soucia ni de la grandeur de sa naissance, ni de la richesse de la maison paternelle; et à peine âgé de quatorze ans, il s'échappa de chez ses parents et se rendit à bord du navire d'un certain marchand, qui avait pour métier d'apporter du vin, des peaux tannées et de la belle pierre blanche des

ports de la Grèce et de Salerne au port de Rome, lequel est sous le mont Aventin, pour en remporter des toisons et des fromages de brebis et des dalles de porphyre et de serpentine provenant des temples des païens. Mais Satan fit en sorte que Odon crût merveilleusement en beauté, en grâce de corps, en belle prestance et en douceur de voix, de manière que des pirates le saisirent et le



vendirent, à l'âge de dix-huit ans, à Alecto, reine des Amazones, lesquelles habitent des îles au delà des colonnes d'Hercule, et sont des femmes merveilleusement belles. Et la reine Alecto s'éprit d'Odon — autrement dit Jacinthe — et lui offrit son amour et toutes ses délices. Mais Jacinthe se flagella avec des cordes de chardon et ne mangea que du fruit des figuiers d'Inde ; il ne but que de l'eau des marais ; il se rasa la tête et se teignit le visage avec le suc de certaines plantes ; il fréquenta les lépreux et dédaigna la reine et toutes ses délices.

Alors, Satan fit en sorte qu'Odon, autrement dit Jacinthe, crût en force et en courage tellement qu'il put lutter avec les lions dans le désert et fendre en deux un homme d'un seul coup, de sorte que le peuple d'Afrique, émerveillé de sa force, en fit son capitaine, afin qu'il le vengeât de certains méchants rois voisins et débarrassât le pays des brigands et des bêtes fauves. Mais quand il eut enchaîné les rois et mis les brigands dans des cachots, et quand il eut exterminé les bêtes fauves, Jacinthe — qui s'appelait alors Odon — remit son épée au fourreau et défendit qu'on tuât aucun homme ou le vendit comme esclave, et ordonna qu'on cessât de tuer les lièvres, les cerfs et les ânes sauvages, affirmant que tous étaient les créatures de Dieu et méritaient la miséricorde. Et il avait alors atteint l'âge de trente-deux ans.

Alors, Satan fit en sorte qu'Odon, qui devait se nommer plus tard Jacinthe, surpassât tous les autres hommes en subtilité d'esprit. Il apprit toutes les langues, tant vivantes que mortes, telles que celles des Grecs, des Romains, des Ethiopiens et même des habitants de l'Armorique et de la Taprobane ; et il étudia tous les livres de philosophie divine et naturelle, tous les livres d'as-

trologie, de médecine, de musique et d'alchimie, et ceux qui racontent la nature des herbes et des nombres ; la magie, la poésie, la rhétorique, et tous les livres qui ont été écrits depuis la construction de la tour de Babel, alors que toutes les langues furent dispersées. Et il alla d'endroit en endroit, enseignant et disputant ; et partout où il se rendait — notamment à Paris et à Salerne — il défiait tous les docteurs, rabbins et hommes de science, les invitant à discuter avec lui sur n'importe quel sujet de leur choix ; et jamais il ne manqua de démontrer aux yeux de tous que leurs raisonnements étaient faux et leur science vaine. Mais lorsqu'Odon, autrement dit Jacinthe, eut fait cela, il brûla tous ses livres, sauf les Saints Evangiles, et se retira dans un monastère qu'il avait fondé. Et il avait à cette époque l'âge de quarante-cinq ans.

Alors, Satan fit en sorte que Odon, plus tard nommé Jacinthe, obtint une merveilleuse connaissance du cœur humain et de la méchanceté des hommes et qu'il fût rempli d'une merveilleuse onction et ferveur ; et tous les hommes se rendirent à son monastère, qui se nommait les Clairs-Ruisseaux, et écoutèrent ses prédications et réformèrent leurs mœurs ; et grand nombre d'entre eux se placèrent sous sa règle ; et ces derniers formèrent de telles multitudes, que le monastère ne pouvait plus les contenir et qu'on dut en construire d'autres dans toutes les parties du monde. Et les rois et les empereurs se confessèrent à lui de leurs péchés et se tinrent sur son commandement, vêtus de cilices, à la porte des églises, chantant les psaumes de la pénitence et tenant des cierges allumés.

Mais Odon, nommé plus tard Jacinthe, institua des abbés et



des supérieurs de son ordre. et quant à lui, il se retira dans le coin le plus sauvage de la montagne, où il se bâtit un ermitage avec des pierres qu'il équarrit de ses propres mains. Il planta autour des arbres fruitiers et des plantes potagères, et y vécut seul, priant et méditant sur les hauteurs, près de la source du fleuve qui coule à travers les bois jusqu'à la mer Tyrrhénienne. Et il avait alors soixante ans.

Et Satan monta auprès du Seigneur, et dit : « Je sais pourtant bien que je finirai par le tenter. Accordez-moi seulement, je vous prie, l'usage de vos propres moyens, et je vous apporterai l'âme de cet homme, liée dans le péché mortel. » Et le Seigneur répondit : « Je l'accorde. » Et, sur la prière de Satan, Dieu le fit acclamer pape. Et les cardinaux et les prélats et les grands de la terre se mirent en route vers l'ermitage pour y chercher Odon, qui dès lors se nomma Jacinthe. Et ils le trouvèrent dans son jardin, occupé à émonder un figuier; et, près de lui, se trouvaient les herbes pour son souper, dans une écuelle propre; et l'Evangile reposait sur son lutrin, tandis qu'une chèvre apprivoisée se tenait à ses côtés, prête à se laisser traire.

A un clou, on voyait son chapeau rouge; il y avait un crucifix près du lutrin; et dans la muraille du jardin, lequel était petit et avait au centre un puits entouré de piliers de bois, il y avait une fenêtre coupée par une colonne en pierre sculptée. Et par cette fenêtre, on voyait au-dessous de soi les bois de chêne et les jardins d'oliviers, et la rivière qui serpentait dans la vallée, et dans le lointain, la mer Tyrrhénienne avec des voiles de navires, à l'horizon.

Or, quand il vit les cardinaux et les prélats et les grands de la terre, Odon, qui dès lors fut nommé Jacinthe, déposa sa serpette, et ayant entendu leur message, il se mit à pleurer et s'agenouillant devant le crucifix, il pleura de nouveau et cria : « Malheur à moi ! Terribles sont les épreuves de tes serviteurs, ô Seigneur : que ta miséricorde soit grande. » Mais il les accompagna après avoir été couronné pape, car son cœur était plein d'humilité et d'amour pour Dieu. Et le pape Jacinthe — autrefois Odon — avait soixante-quinze ans lorsqu'on le plaça sur le trône.

Et le Seigneur fit venir Satan, et fut courroucé, et dit : « Que comptes-tu faire maintenant, ô maudit ? » Et Satan lui répondit : « Je ne compte rien faire de plus, ô Seigneur. Permettez seulement à cet homme de vivre encore l'espace de cinq années, et observons alors ce qu'il adviendra de notre gageure. »

Alors les Grands prirent Jacinthe, ci-devant nommé Odon et le portèrent au palais qui se trouve en face de l'église de Saint-Pierre, et devant lequel se dresse la pomme de pin de bronze que l'empereur Adrien érigea en guise de talisman. Et ils le vêtirent

de linge fin d'Egypte et de soie de Byzance, ainsi qu'il convient à un pape; et sa chape était d'or battu, voire même d'un or qu'on avait battu jusqu'à ce qu'il fût aussi mince qu'une feuille; elle était toute brodée de façon à représenter l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ et des Apôtres, avec une bordure d'agneaux et de lis, les agneaux et les lis se succédant alternativement tout autour. Et son étole était également d'or — de plaques d'or admirablement rivées, et en outre elle était incrustée de pierres précieuses — d'émeraudes et d'opales, d'aiguemarines et de sardoines et de la pierre qu'on nomme *melitta* — toutes parfaitement rondes et de la grosseur d'un œuf de pigeon, sans parler de deux belles pierres gravées des anciens, dont l'une représentait une course de chars, et l'autre l'effigie de l'empereur Galba, fort adroitement taillée en relief. Et sa mitre était également d'or rivé et contenait, attachée à l'intérieur, la pointe de lance de Longinus, laquelle avait touché la chair de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et à l'extérieur elle était bordée de perles, tandis qu'au centre il y avait un saphir gros comme un œuf de cygne, taillé merveilleusement en forme de coupe; et cette coupe était celle-là même que l'ange avait apportée à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Et quand ils eurent revêtu le pape Jacinthe de cet habillement, ils le placèrent sur sa chaise, qui était de bois de cèdre recouvert de plaques d'or; et huit porteurs — à savoir trois comtes, trois marquis, un duc et l'exarque de la Pentapole — le portèrent sur leurs épaules. Et les coussins de sa chaise étaient de soie. Et, au-dessus de lui, on portait un dais merveilleusement brodé des signes du zodiaque par les dames d'Amalfi. Et, au-devant de lui, marchaient deux hommes qui portaient des éventails, faits de plumes du paon blanc, et deux autres qui portaient des encensoirs remplis d'ambre gris; puis six autres qui soufflaient dans des trompes d'argent. Et de cette façon on l'intronisa à l'endroit même où repose le corps de l'apôtre, derrière les ambons de cipolin et la balustrade d'albâtre, découpée à jour et représentant des paons et des feuilles de vigne, sous la coupole où Notre-Seigneur Jésus-Christ est assis, comme il sera un jour du jugement, sur un fond de pourpre, de vert de mer et d'or, et où les saints agneaux paissent sur de l'émail vert, ayant chacun un palmier à son côté, sous la grande « vigne d'or qui s'élève sur un fond bleu turquoise ». Et de chaque côté du trône

il y avait une colonne de marbre précieux, tirée d'un temple des païens, c'est-à-dire une colonne de porphyre rouge tirée du temple de Mars, et une colonne d'albâtre subtilement cannelée, provenant du temple d'Apollon. Et les cloches de la tour — laquelle est incrustée de disques de serpent et de plats de Majorque — se mirent en branle : les trompettes sonnèrent, et le peuple entonna le psaume *Magnificat*. Et le cœur du pape Jacinthe, ci-devant nommé Odon, se remplit de joie et d'orgueil, parce que, au milieu de sa gloire, il se connaissait plus humble que les lépreux qui sont dehors des portes de la ville. Et le peuple se prosterna devant le pape Jacinthe et implora sa bénédiction.

Et le pape Jacinthe dormait sur les juncs de sa chambre, et ne buvait que de l'eau de source, et ne mangeait que de la salade ; et sous sa robe il portait un cilice de poil de chameau, fort âpre pour le corps. Et il se glorifia de son humilité. Et quant au denier de l'année du Jubilé, que vingt prêtres avaient ratissé avec des râteaux d'argent lorsque les pèlerins passaient le pont près du tombeau de l'empereur Adrien, il n'en voulut garder rien pour lui-même, mais en distribua la moitié aux pauvres, aux veuves et aux orphelins, et employa l'autre moitié à payer des marbriers qui fouillèrent les vieux temples des païens afin d'y trouver du marbre et d'en tirer des colonnes ayant des cannelures ou des chapiteaux sculptés, pour les ériger dans la nef ; et il leur fit scier les colonnes de porphyre, de serpent et de marbre égyptien, pour en faire des plaques à incruster et des dalles ; de cette façon il construisit la basilique de la porte Ostienne et la dédia aux saints Jean et Paul, esclaves et serviteurs de Flavie, sœur de l'empereur Domitien. Par là, il voulut démontrer que dans l'amour de Dieu les plus humbles sont les plus hauts ; car il se glorifiait de son humilité.

Or, quand Satan vit cela, il se mit à rire, et le bruit de son rire ressemblait à celui d'un vent terrible, d'un vent qui brûle les

poussées du froment (car c'était au printemps) et dessèche les fleurs d'amandier et de prunier, de sorte qu'elles tombèrent en grande quantité, comme tous les hommes en ont témoigné. Et Satan se rendit auprès du Seigneur, et lui dit : « Voyez, Seigneur, j'ai gagné ma gageure. Car l'homme Jacinthe, qui se nommait auparavant Odon, a commis le péché contre vous, voire même le péché de l'orgueil. Donnez-moi-le donc corps et âme. » Et le Seigneur répondit : « Prends le nommé Jacinthe, jadis appelé Odon ; prends-le, corps et âme, et fais-en ce qui bon te semblera, car il a commis le péché de l'orgueil. Toutefois, je me réserve ce qui restera. »

Satan partit donc. Et il prit le corps du pape Jacinthe, et le toucha de ses doigts invisibles ; et voilà que ce corps se changea peu à peu en pierre ; puis, il prit l'âme de ce même pape Jacinthe et souffla dessus ; et voilà que cette âme se rétrécit lentement, se durcit et devint une pierre, voire même un diamant, lequel, comme tout homme sait, brûle à tout jamais.

Or, le peuple et les pèlerins s'étonnèrent tellement de l'humilité du pape Jacinthe, qu'ils demandèrent à grands cris à le voir, et attaquèrent la porte du palais en face de l'église de Saint-Pierre, — la porte à pignon où il y a l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ vêtu de blanc sur un fond d'or, avec une auréole de pourpre autour de la tête, le tout fait en mosaïque par les Grecs. Alors les prêtres et les barons craignirent la violence du peuple, et surtout celle des pèlerins du Nord ; et ils promirent de leur apporter le pape Jacinthe à adorer. Donc, ils le revêtirent de ses habillements faits d'or battu et rivé et incrustés de pierres précieuses et de pierres gravées ; et ils le placèrent sur son trône de bois de cèdre, et les huit porteurs — à savoir trois comtes, trois marquis, un duc et l'exarque de la Pentapole — le soulevèrent sur leurs épaules et le portèrent à travers la place, précédés des thuriféraires et des trompettes et des porteurs d'éventails en plumes de paon blanc. Et le peuple s'agenouilla. Mais du peuple un seul homme se leva — lequel disparut subitement ensuite et il n'était autre que l'apôtre Pierre — et il s'écria : « Voyez, le pape Jacinthe est devenu une idole, même une idole des païens. »

Lorsque le peuple se fut dispersé, et que la procession fut entrée dans l'église, les porteurs du trône s'agenouillèrent et le





posèrent à terre, et tous virent que le pape Jacinthe était trépassé.

Mais quand les embaumeurs et les médecins prirent le corps, après les trois jours durant lesquels il fut exposé solennellement, entouré de cierges et de lampes suspendues, sous la mosaïque de la coupole, ils le trouvèrent intact et changé en marbre, et même en marbre de Paros, tout comme les idoles des anciens Grecs. Et tous s'émerveillèrent grandement. Et les savants disputèrent et tombèrent d'accord que le pape Jacinthe, ci-devant nommé Odon, avait dû être sorcier, puisqu'il y avait là évidemment du diabolique. Ils firent donc enlever le corps et le firent brûler pour en faire de la chaux, ce qui fut facile puisqu'il avait été changé en marbre très fin. Seulement, lorsqu'ils se mirent à emporter la chaux, ils trouvèrent au beau milieu un diamant brûlant qui disparut immédiatement, sans qu'aucun eût le temps de s'en emparer. Ils y trouvèrent également un objet ayant la consistance d'une feuille morte répandant une odeur merveilleuse de violette, et faite comme d'un cœur. Cet objet disparut également, sans qu'aucun eût assez d'agilité pour s'en emparer.

Or, lorsque Satan descendit du palais, près de la pomme de pin de l'empereur Adrien, il rencontra un ange du Seigneur, l'ange Gabriel qui entraînait, enveloppé de ses ailes d'un vert doré. Et Satan lui dit : « Salut, frère. Où vas-tu ? Car il ne reste du nommé Jacinthe, ci-devant Odon, que le peu de chaux qui fut son corps, et cette pierre qui brûle à tout jamais qui fut son âme. » Et Satan se mit à rire. Mais l'ange répondit : « Ne ris pas, ô toi qui est le plus sot d'entre les serviteurs du Seigneur, car je vais chercher la seule chose qui reste de cet Odon, qui fut nommé

quelque temps Jacinthe, à savoir son cœur, que le Seigneur s'est réservé pour toute l'éternité, parce que ce cœur était plein d'amour et d'espoir en sa miséricorde ».

Or, où Gabriel passa, un arbre planté près du mur — un grenadier — qui s'était desséché et était mort dans les grandes gelées depuis plus de dix ans, bourgeonna de nouveau et il poussa des feuilles...

VERNON LEE
ALBERT LYNCH

VI. 57

APRÈS

Par
Guy de Maupassant.



Mes chéris, dit la comtesse, il faut aller vous coucher.
Les trois enfants, filles et garçon, se levèrent, et ils allèrent embrasser leur grand'mère.

Puis, ils vinrent dire bonsoir à M. le curé, qui avait diné au château, comme il faisait tous les jeudis.

L'abbé Mauduit en assit deux sur ses genoux, passant ses longs bras vêtus de noir derrière le cou des enfants, et, rapprochant leurs têtes d'un mouvement doux et paternel, il les baisa sur le front d'un long baiser tendre.

Puis, il les remit à terre, et les petits êtres s'en allèrent, le garçon devant, les filles derrière.

« Vous aimez les enfants, monsieur le curé, dit la comtesse.

— Beaucoup, Madame. »

La vieille femme leva sur le prêtre ses yeux clairs.

« Et... votre solitude ne vous a jamais trop pesé.

— Oui, quelquefois. »

Il se tut, hésita, puis reprit : « Mais je n'étais pas né pour la vie ordinaire.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Oh ! je le sais bien. J'étais fait pour être prêtre, j'ai suivi ma voie. »

La comtesse le regardait toujours : « Voyons, monsieur le curé, dites-moi ça, dites-moi comment vous vous êtes décidé à renoncer à tout ce qui nous fait aimer la vie, nous autres, à tout ce qui nous console et nous soutient. Qui est-ce qui vous a poussé, déterminé à vous écarter du grand chemin naturel, du mariage et de la famille ? Vous n'êtes ni un exalté, ni un fanatique, ni un sombre, ni un triste. Est-ce un événement, un chagrin, qui vous a décidé à prononcer des vœux éternels ? »

L'abbé Mauduit se leva et se rapprocha du feu, puis tendit aux flammes ses gros souliers de prêtre de campagne. Il semblait toujours hésiter à répondre.

C'était un grand vieillard à cheveux blancs qui desservait depuis vingt ans la commune de Saint-Antoine-du-Rocher. Les paysans disaient de lui : « En v'là un brave homme ! »

C'était un brave homme en effet, bienveillant, familial, doux, et surtout généreux. Comme saint Martin, il eût coupé en deux son manteau. Il riait volontiers et pleurait aussi pour peu de chose, comme une femme, ce qui lui nuisait même un peu dans l'esprit dur des campagnards.

La vieille comtesse de Saville, retirée en son château du Rocher, pour élever ses deux petits enfants, après la mort successive de son fils et de sa belle-fille, aimait beaucoup son curé, et disait de lui : « C'est un cœur. »

Il venait tous les jeudis passer la soirée chez la châtelaine, et ils s'étaient liés, d'une bonne et franche amitié de vieillards. Ils s'entendaient presque sur tout à demi-mot, étant tous les deux bons de la simple bonté des gens simples et doux.

Elle insistait : « Voyons, monsieur le curé, confessez-vous à votre tour. »



Il répéta : « Je n'étais pas né pour la vie de tout le monde. Je m'en suis aperçu à temps, heureusement et j'ai bien souvent constaté que je ne m'étais pas trompé.

« Mes parents, marchands merciers à Verdiers, et assez riches, avaient beaucoup d'ambition pour moi. On me mit en pension fort jeune. On ne sait pas ce que peut souffrir un enfant dans un collège, par le seul fait de la séparation, de l'isolement. Cette vie uniforme et sans tendresse est bonne pour les uns, détestable pour les autres. Les petits êtres ont souvent le cœur bien plus sensible qu'on ne croit, et en les enfermant ainsi trop tôt, loin de ceux qu'ils aiment, on peut développer à l'excès une sensibilité qui s'exalte, devient malade et dangereuse.

« Je ne jouais guère; je n'avais pas de camarades, je passais mes heures à regretter la maison, je pleurais la nuit dans mon lit, je me creusais la tête pour retrouver des souvenirs de chez moi, des souvenirs insignifiants de petites choses, de petits faits. Je pensais sans cesse à tout ce que j'avais laissé là-bas. Je devenais tout doucement un exalté pour qui les plus légères contrariétés étaient d'affreux chagrins.

« Avec cela je demeurais taciturne, enfermé sans expansion, sans confidents. Ce travail d'excitation mentale se faisait obscurément et sûrement. Les nerfs des enfants sont vite agités; on devrait veiller à ce qu'ils vivent dans une paix profonde, jusqu'à leur développement presque complet. Mais qui donc songe que pour certains collégiens, un pensum injuste peut être une aussi grosse douleur que le sera plus tard la mort d'un ami; qui donc se rend compte exactement que certaines jeunes âmes ont pour presque rien des émotions terribles, et sont, en peu de temps, des âmes malades inguérissables?

« Ce fut mon cas; cette faculté de regret se développa en moi d'une telle façon que toute mon existence devint un martyre.

« Je ne le disais pas, je ne disais rien; mais je devins peu à peu d'une sensibilité ou plutôt d'une sensibilité si vive que mon âme ressemblait à une plaie vive. Tout ce qui la touchait y produisait des tiraillements de souffrance, des vibrations affreuses et par suite de vrais ravages. Heureux les hommes que la nature a cuirassés d'indifférence et armés de stoïcisme!

« J'atteignis seize ans. Une timidité excessive m'était venue de cette aptitude à souffrir de tout. Me sentant découvert contre toutes les attaques du hasard ou de la destinée, je redoutais tous les contacts, toutes les approches, tous les événements. Je vivais en éveil comme sous la menace constante d'un malheur inconnu et toujours attendu. Je n'osais ni parler, ni agir en public. J'avais bien cette sensation que la vie est une bataille, une lutte effroyable où on reçoit des coups épouvantables, des blessures douloureuses mortelles. Au lieu de nourrir, comme tous les hommes, l'espérance heureuse du lendemain, j'en gardais seulement la crainte confuse et je sentais en moi une envie de me cacher, d'éviter ce combat où je serais vaincu et tué.

« Mes études finies, on me donna six mois de congé pour choisir une carrière. Un événement bien simple me fit voir clair en moi tout à coup, me montra l'état maladif de mon esprit, me fit comprendre le danger et me décida à le fuir. »

« Verdiers est une petite ville entourée de plaines et de bois. Dans la rue centrale se trouvait la maison de mes parents. Je passais maintenant mes journées loin de cette demeure que j'avais tant regrettée, tant désirée. Des rêves s'étaient réveillés en moi et je me promenais dans les champs tout seul pour les laisser s'échapper, s'envoler.

« Mon père et ma mère, tout occupés de leur commerce et préoccupés de mon avenir, ne me parlaient que de leur vente ou de mes projets possibles. Ils m'aimaient en gens positifs, d'esprit pratique, ils m'aimaient avec leur raison bien plus qu'avec leur cœur; je vivais muré dans mes pensées et frémissant de mon éternelle inquiétude.

« Or, un soir, après une longue course, j'aperçus, comme je revenais à grands pas afin de ne point me mettre en retard, un chien qui galopait vers moi. C'était une sorte d'épagneul rouge, fort maigre, avec de longues oreilles frisées.

« Quand il fut à dix pas il s'arrêta. Et j'en fis autant. Alors il se mit à agiter sa queue et il s'approcha à petits pas avec des mouvements craintifs de tout le corps, en fléchissant sur ses pattes comme pour m'implorer et en remuant doucement la tête, je l'appelai. Il fit alors mine de ramper avec une allure si humble, si triste, si suppliante, que je me sentis les larmes aux yeux. J'allai vers lui, il se sauva, puis revint et je mis un genou par terre en lui débitant des douceurs afin de l'attirer. Il se trouva enfin à portée de main et, tout doucement, je le caressai avec des précautions infinies.

« Il s'enhardit, se releva peu à peu, posa ses pattes sur mes épaules et se mit à me lécher la figure. Il me suivit jusqu'à la maison.

« Ce fut vraiment le premier être que j'aimai passionnément, parce qu'il me rendait sa tendresse. Mon affection pour cette bête fut certes exagérée et ridicule. Il me semblait confusément que nous étions deux frères, perdus sur la terre, aussi isolés et sans défense l'un que l'autre. Il ne me quittait plus, dormait au pied de mon lit, mangeait à table malgré le mécontentement de mes parents et il me suivait dans mes courses solitaires.



« Souvent je m'arrêtais sur les bords d'un fossé et je m'asseyais dans l'herbe. Sam aussitôt accourait, se couchait à mes côtés ou sur mes genoux et il soulevait ma main du bout de son museau afin de se faire caresser.

« Un jour, vers la fin de juin, comme nous étions sur la route de Saint-Pierre-de-Chavrol, j'aperçus venir la diligence de Raverau. Elle accourait au galop des quatre chevaux, avec son coffre jaune et la casquette de cuir noir qui coiffait son impériale. Le cocher faisait claquer son fouet; un nuage de poussière s'élevait sous les roues de la lourde voiture, puis flottait par derrière, à la façon d'un nuage.

« Et tout à coup, comme elle arrivait à moi, Sam, effrayé peut-être par le bruit et voulant me joindre, s'élança devant elle. Le pied d'un cheval le culbuta, je le vis rouler, tourner, se relever, retomber sous toutes ces jambes, puis la voiture entière eut deux grandes secousses et j'aperçus derrière elle, dans la poussière, quelque chose qui s'agitait sur la route. Il était presque coupé en deux : tout l'intérieur de son ventre déchiré pendait, sortait avec des bouillons de sang. Il essayait de se relever, de marcher, mais les deux pattes de devant pouvaient seules remuer et grattaient la terre, comme pour y faire un trou; les deux autres étaient déjà mortes. Et il hurlait affreusement, fou de douleur.

« Il mourut en quelques minutes. Je ne puis exprimer ce que je ressentis et combien j'ai souffert. Je gardai la chambre pendant un mois.

« Or un soir, mon père furieux de me voir dans cet état pour si peu, s'écria : « Qu'est-ce que ce sera donc quand tu auras de vrais chagrins, si tu perds ta femme, tes enfants ! On n'est pas bête à ce point-là ! »

« Ce mot dès lors me resta dans la tête, me hanta : « Qu'est-ce que ce sera donc quand tu auras de vrais chagrins, si tu perds ta femme, tes enfants. »

« Et je commençai à voir clair en moi. Je compris pourquoi toutes les petites misères de chaque jour prenaient à mes yeux une importance de catastrophe; je m'aperçus que j'étais organisé pour souffrir affreusement de tout, pour percevoir, multipliées par ma sensibilité malade, toutes les impressions douloureuses et une peur atroce de la vie me saisit. J'étais sans passions, sans ambitions; je me décidai à sacrifier les joies possibles pour éviter les douleurs certaines. L'existence est courte, je la passerai au service des autres, à soulager leurs peines et à jouir de leur bonheur, me disais-je. N'éprouvant directement ni les unes, ni les autres, je n'en recevrai que les émotions affaiblies.

« Et si vous saviez cependant comme la misère humaine me torture, me ravage. Mais ce qui aurait été pour moi une intolérable souffrance est devenu de la commisération, de la pitié.

« Ces chagrins que je touche à chaque instant, je ne les aurais pas supportés tombant sur mon propre cœur. Je n'aurais pas pu voir mourir un de mes enfants sans mourir moi-même. Et j'ai gardé malgré tout une telle peur obscure et pénétrante des événements que la vue du facteur entrant chez moi me fait passer chaque jour un frisson dans les veines, et pourtant je n'ai plus rien à craindre maintenant. »

L'abbé Mauduit se tut. Il regardait le feu dans la grande cheminée, comme pour y voir des choses mystérieuses, tout l'inconnu de l'existence qu'il aurait pu vivre s'il avait été plus hardi devant la souffrance. Il reprit d'une voix plus basse :

« J'ai eu raison. Je n'étais point fait pour ce monde. »

La comtesse ne disait rien; enfin, après un long silence, elle prononça : « Moi, si je n'avais pas mes petits enfants, je crois que je n'aurais plus le courage de vivre. »

Et le curé se leva sans dire un mot de plus.

Comme les domestiques sommeillaient dans la cuisine elle le conduisit elle-même jusqu'à la porte qui donnait sur le jardin et elle regarda s'enfoncer dans la nuit sa grande ombre lente qu'éclairait un reflet de lampe.

Puis elle revint s'asseoir devant son feu et elle songea à bien des choses auxquelles on ne pense point quand on est jeune.

GUY DE MAUPASSANT.

(Illustrations de Laurent-Desrousseaux.)



Un Complot

PAR PAUL PERRET



Sous un ciel de février, presque tiède, presque clair, où couraient seulement quelques légers flocons de nuées, passant comme des frissons dans un sourire, la rue se creusait basse et profonde. De vieilles maisons se heurtaient du pied, les unes se jetant en avant, les autres formant de brusques retraits. Entre deux des plus antiques se développait en belle façade, un édifice plus moderne présentant à son premier étage un balcon arrondi. A la rampe de fer, assez richement travaillée, s'accrochait une enseigne éclatante — édifiante aussi : dans un soleil d'or rayonnant, une colombe d'argent les ailes ouvertes. Au-dessus, une inscription en lettres d'or : « Hôtel du Saint-Esprit ».

Un fiacre s'arrêta. Un homme en descendit. Il était jeune, très blond, le teint uni et blanc, d'une délicatesse féminine, mais aussi de très haute taille, avec un air de force éprouvée et de hardiesse tranquille ; le fiacre portait une malle et une valise, le voyageur était botté, enveloppé d'un manteau, coiffé d'un chapeau de feutre, évasé par le haut, à bords larges garnis de velours. Il tenait fixé à son poignet droit par une lanière de cuir, un bâton fait d'une épine de prunellier avec une partie de sa racine formant le nœud à son extrémité inférieure. Il paya d'un écu de cent sous. L'hôtière venait au-devant de son nouveau client faisant la révérence : « Monsieur me fera l'honneur de loger chez moi ? »

— Si vous le voulez bien. Votre maison m'a été indiquée par l'abbé Kerbohu. Je suis le vicomte René de Clohars.

— M. l'abbé Kerbohu descendit ici l'an passé, avec Nosseigneurs de Quimper et de Vannes. Je lui suis reconnaissante de m'avoir recommandée à M. le Vicomte.

L'enseigne du Saint-Esprit décorait une hôtellerie d'évêques. Yves René de Carnoët, vicomte de Clohars en Kergoat, à peine entré dans la chambre où l'hôtesse venait de faire porter son bagage, rejeta son manteau, déboucla sa malle et en tira certaine « polonaise » de drap noisette, rehaussée d'un col et de pattes de velours qui la fermaient, un gilet de cachemire blanc à fleurettes bleues, un pantalon à sous-pieds en drap quadrillé de vert et de bleu. Le vicomte avait passé par Nantes afin de se faire habiller au goût nouveau dans la grande ville bretonne.

Presque aussitôt ce fier et doux visage se rembrunit, les yeux bleus se voilèrent. La pensée du jeune homme s'en retournait là-bas, au logis de Carnoët. De hauts murs, trois tours, deux ruinées, une intacte avec son toit d'ardoises en poivrière ; accolée, une maison de deux siècles moins âgée que le débris féodal, encore bien vieille avec ses fenêtres à meneaux et ses lucarnes aiguës. Au dos la forêt, au-devant la rivière alerte que la marée refoule, couronnant le flot d'écume ; des berges vertes ; puis la chenaie plus maigre, plus basse, des champs de grands genêts ; par-dessus les dernières verdure quelquefois des vapeurs grises, d'autres fois une grande clarté se reflétant au ciel : c'est la mer.

René de Clohars marchait à grands pas dans la chambre propre et bien cirée, d'ailleurs carrelée, froide et noire, revoyait



ses ciels blancs de Bretagne. Il se rappelait combien son père aimait sa maison de Carnoët. Le vicomte Pierre était ministre du roi Charles X près d'une petite Cour allemande; il avait emmené son fils qui devait suivre la « carrière ». Mais le roi avait été renversé; le vicomte Pierre ne pouvait servir l'usurpateur. Il était rentré dans son manoir se promettant d'y finir sa vie. La fin avait été rapide. Le jeune homme eut un geste violent. Une fois de plus il jurait mentalement que la France serait délivrée et que son père serait content. L'abbé Kerbohu aussi. Ah! l'abbé, le beau sermon que vous ferez à vos paroissiens en bas breton quand l'affaire aura réussi!... La grande affaire!...

Un moment après, il achevait de s'habiller. Ayant passé la polonaise noisette, chef-d'œuvre du tailleur nantais, il ouvrit la fenêtre. La rue du Vieux-Colombier ne fleurait pas aussi bon que l'haleine de la rivière salée; le vicomte eut un petit recul, puis s'endurcissant tout aussitôt s'avança sur le balcon. Il se trouvait placé justement au-dessus de l'enseigne pieuse qui cachait le bas de son corps, le reste semblant émerger du soleil rayonnant. Ses yeux se portant sur le pavé virent un groupe de compagnons qui s'arrêtaient au pied de la maison avec certain air de ricaner... D'abord, il n'entendit point ce qu'ils disaient, car les cloches de Saint-Sulpice venaient d'entrer en branle.

Ils étaient quatre ricaners: deux grands lurons en vareuse brune, larges pantalons de couleurs voyantes, pour l'un rayé de jaune et de violet, pour l'autre de rouge et de bleu, tous deux le sombrero espagnol en tête, la pipe aux dents; un garçonnet de quinze ans au plus en blouse grise, sans autre coiffure qu'une laine épaisse et emmêlée de cheveux roux; le quatrième bien plus surprenant que les trois autres en son justaucorps de velours noir, avec ses culottes de drap vert, enfermant ses jambes grêles et la toque de velours écarlate d'où s'échappaient de longs cheveux plats. Le vicomte devinait bien des insolents, mais de quelle espèce étaient ces gens-là? Les passants ne s'étonnaient pas de leur équipement et se contentaient de lever les épaules comme s'ils avaient été accoutumés à ce spectacle de foire; une grisette qui trottnait s'arrêta pour les regarder. Le vol des cloches cessa; les quatre drôles ricanèrent toujours et le vicomte entendit. Le garçonnet armé d'une pomme gageait qu'il allait casser le bec du Saint-Esprit sous le nez du « carliste » qui venait loger dans la maison des « calotins »; il brandissait son projectile; le seigneur romantique aux culottes vertes le lui arracha, la pomme vola et vint frapper René de Clohars à l'épaule. Il rentra dans la chambre.

Alors ce furent des rires bruyants. La blouse grise défilait un chapelet de « blagues »; la toque rouge se tenait fièrement

campée, le poing sur la hanche, défiant l'adversaire qui se dérobait. Le vicomte reparut sous la porte de l'hôtellerie, il s'avançait, faisant tourner son bâton. Seul contre quatre. Le garçonnet, prudemment, battit en retraite derrière les deux grands lurons. La toque rouge ne recula pas d'une semelle.

« Est-ce une arme pour vider les nobles querelles? » dit ce beau seigneur aux jambes en flûtes.

Le bâton s'abaissa, le vicomte en planta le bout sur le pavé. « Soit! dit-il. L'épée. Qui êtes-vous? »

De son justaucorps de velours le personnage bigarré tira une carte; le vicomte lut: « Amaury du Val de l'Epine ».

Un beau nom qui ne le persuada point: « Je suis le vicomte de Clohars, reprit-il. Quant à vous je vois bien que vous faites le Carnaval avant l'heure, cela ne peut durer tout l'an. Votre état? »

— Le plus noble, répliqua froidement le sire du Val de l'Epine. Poète. Vous trouvez bon de vous faire le chevalier du Saint-Esprit; moi, je suis le chevalier...

— De la muse du mardi-gras, interrompit rudement le vicomte. Finissons. »

Puis il pensa: « Tuer un fou pour une pomme! » Mais il était engagé. « Vous plairait-il de m'indiquer le lieu du rendez-vous? »

— Il me plaît fort. Demain, huit heures. La rencontre se fera sur la place de l'Observatoire. Nous partirons de là; nos amis chercheront un coin désert enveloppé de verdure... »

Le vicomte désigna du doigt les deux chapeaux espagnols: « Je pense que ceux-ci seront vos seconds. »

Sans attendre la réponse il rentra dans l'hôtellerie.

Il allait se battre; qu'était cela? Moins que rien. Mais à lui aussi il fallait des seconds; le sieur Amaury du Val de l'Epine était bien heureux d'avoir les siens tout trouvés, bien qu'ils ne payassent que de mauvaise mine. Quant à lui, venu à Paris pour le grand dessein dont il entendait courir les risques tout seul, il s'était bien promis de ne point voir sa parenté. Elle était nombreuse et il n'avait que le choix parmi ses cousins pour l'assister en cette affaire; mais elle allait, au débarqué, attirer l'attention sur lui qui devait cheminer dans l'ombre. Ah! l'abbé, dit-il tout haut, vous m'aviez recommandé d'être prudent!

L'abbé Kerbohu lui apparaissait brandissant contre lui ses deux mains sèches. Une austère figure de petit prêtre, le nez en lame, la bouche convulsée, comme s'il allait lancer l'anathème, les yeux brûlants, le front bas et tétu, couronné de cheveux jaunes, ordinairement trempés de sueur, ce qui les faisait ressembler à de la paille humide. Mais qu'il avait la parole chaude,



ce curé maigre de la paroisse forestière de Clohars! Comme il avait enflammé le fils des anciens seigneurs, en lui faisant voir sans cesse les autels de Dieu bafoués et le roi légitime réduit à implorer un abri sous le ciel de l'exil. Tous deux se remplissant à l'envi de colère et d'enthousiasme s'acheminaient vers la grande pensée. Un jour dans l'église, ils avaient prêté le ser-

ment. Dès le lendemain ils se partageaient la besogne; le prêtre demeurerait à prier devant son autel, le gentilhomme irait là-bas à l'exécution de ce qui était juste.

Parbleu, tant pis pour ce Val de l'Epine qui l'en détournait si sottement! Il le paierait le drôle! Le vicomte s'enveloppa de son manteau, redescendit, demanda un autre fiacre et

donna l'ordre au cocher : « Hôtel de Plumaudan, rue de Varennes. »

Le comte de Plumaudan, était un seigneur bien logé. Le vicomte mit pied à terre devant une porte monumentale surmontée d'un fronton armorié et souleva le marteau qui figurait une tête de lévrier, noble bête partout, particulièrement héral-

dique en Bretagne. L'hôtel était au fond d'un jardin présentant une belle pelouse, séparé par une avenue de vieux tilleuls de la cour des communs; le suisse majestueusement s'avancait, interrogeant du geste le visiteur qui se nomma. Le vicomte de Clohars, le propre neveu de M. le Comte! Le valet sourit, il l'aurait parié, il n'y en avait pas comme lui pour flairer la race. Sûrement M. le Comte et MM. ses fils seraient bien chagrins de ne s'être pas trouvés à l'hôtel. En ce moment le marteau résonna



de nouveau; Mademoiselle Julienne de Plumaudan rentrait, accompagnée de Madame sa gouvernante.

René de Clohars mit chapeau bas; Mademoiselle de Plumaudan venait très vite de son pas de vingt ans. Tous deux se regardaient. Elle était comme lui grande et blonde; c'étaient les mêmes traits réguliers, affinés dans ce jeune visage féminin; sa bouche était plus mignonne et n'était pas plus fraîche. Elle avait les mêmes grands yeux bleus, moins pensifs, plus souriants. Tous deux éprouvaient une surprise très vive et aussi quelque émotion à se retrouver ainsi l'un dans l'autre sans se connaître — car ils ne s'étaient pas vus depuis plus de dix ans.

Julienne parla la première : « Je ne me trompe point, dit-elle d'une voix encore un peu effarée; vous êtes mon cousin de Clohars, puisque vous n'êtes pas un de mes frères. »

— Je suis René de Clohars, répondit-il assez gauchement; je ne savais pas vous trouver si grande.

— Ce qui prouve que vous ne pensez pas souvent à moi, car si vous y pensiez, vous auriez bien supposé que j'avais grandi. Ce n'est pas moi que vous veniez voir puisque vous aviez oublié mon existence. C'était mon père... mes frères peut-être.

— Votre père d'abord, et puisque j'ai le regret de ne l'avoir pas rencontré...

— Vous l'attendrez en ma compagnie. Ah! point d'excuses! Il n'y a pas de mal puisque vous êtes mon cousin. »

Résister plus longtemps, c'eût été se donner des airs de sauvage; il suivit la charmante fille qui, vivement, monta le perron. Sa jupe ronde, de soie, assez courte laissait voir les pieds, très petits, chaussés de souliers de maroquin « puce », attachés autour de la jambe par un ruban de même couleur. En entrant dans un salon qui s'ouvrait sur un autre jardin, situé derrière ce grand logis, elle rejeta sa mante en forme de pèlerine — du velours vert garni de martre — et son large chapeau couronné de muguet et de roses blanches. Elle avait mille questions à faire et ne savait par où commencer : — Vraiment, René n'était-il pas sorti depuis des mois de son manoir de Carnoët? Qu'y pouvait-il bien faire, vivant tout seul, comme un loup?

« Oh! mon cousin, un bon loup. Asseyez-vous là devant moi, je gagerais que vous êtes à Paris depuis longtemps. »

— J'y suis arrivé il y a deux heures.

— Alors votre première visite aurait été pour nous?... je suis obligée de vous croire... Pourtant... Eh bien, je ne peux m'empêcher d'imaginer que vous y êtes venu pour autre chose.

— Peut-être! répondit gravement René qui la regardait de tous ses yeux. Lui aussi ressentait une envie dont il ne pouvait s'empêcher; c'était cela.

— Oh! oh! dit Julienne, un motif d'importance! Il ne vous plairait pas de me le faire connaître. On ne confie pas les grandes affaires aux petites filles.

— C'est, en effet, une grande affaire, ma cousine. »

Elle eut une petite contraction des lèvres; mais le feu de ses yeux s'éteignait : « Je vois ce que c'est, dit-elle d'une voix bien plus basse. Mon cousin, vous allez vous marier. »

René de Clohars se dressa au fond de son fauteuil; ce coup imprévu lui était extrêmement sensible : « Je ne songe pas à me marier; ne croyez pas que je sois venu à Paris pour cela. »

— On ne peut pas vivre seul dans une forêt. Je souhaite que votre fiancée aime la campagne... Ce n'est pas un goût bien ordinaire chez les jeunes personnes. Vous le lui donnerez. Vous êtes bon si vous ressemblez toujours au cousin René que j'ai connu autrefois. Vous aviez même un caractère charmant...

— Je vous en prie, cessons ce badinage. Ma cousine, vos suppositions sont mal fondées. Elles me désolent.

— Vous ne vous mariez pas? je me suis trompée?... Il ne faut pas m'en vouloir. C'est votre faute avec vos mines ténébreuses. Mais comment croire que ce soit seulement pour voir du monde et pour vous amuser que vous êtes venu à Paris? Vous n'avez pas du tout l'air. Les gens à qui vous diriez en confidence que vous venez pour conspirer n'en seraient pas surpris.

— Et si je conspirais! dit-il en se levant. Si j'aimais mieux vous l'avouer que de vous laisser croire à des choses qui me blessent!... Si je vous faisais un autre aveu qui ne vous étonnerait pas non plus, car vous savez bien que nos parents jadis ont eu sur nous un projet...

— Oh! fit-elle en regardant le parquet, vous le saviez aussi? »

Puis relevant la tête : « Alors, dites-moi tout. »

— Prenez garde! je vous livre mon secret. C'est qu'en échange vous me donniez votre vie. »

René de Clohars sauta le premier en bas de la voiture suivi de M. Robert qui portait les épées. La neige craqua sous leurs pieds; il en était tombé beaucoup pendant la soirée, la nuit avait été très froide. Le vicomte Alain descendit le dernier, grelottant. Il était de méchante humeur; on l'avait arraché de son lit, il y reposait depuis deux heures. Les deux frères se ressemblaient assez peu; Robert, très brun, sec et maigre, tempérament de soldat, intérieurement révolté contre le loyalisme étroit qui lui défendait de servir son pays sans désertier sa cause; le vicomte Alain, tout au plaisir, blond comme sa sœur. René s'excusa de l'avoir, en effet, dérangé si matin.

Trois hommes, enveloppés de manteaux, se tenaient de l'autre côté de cette place de l'Observatoire, sous les arbres chargés de givre. Deux étaient coiffés du sombrero Espagnol, le troisième d'une toque rouge qui sur le fond blanc du cadre formait comme un point sanglant; à quelques pas en arrière, se voyait un quatrième personnage habillé de noir. Le vicomte Alain eut une exclamation : « Qu'est-ce que ces gens-là? »

— Trois masques et leur médecin, répondit Robert. Marchons. »

Le groupe des adversaires s'ébranlait de son côté, prenant la tête, puisque les seconds du seigneur Amaury du Val de l'Epine devaient avoir choisi le lieu du combat; l'un d'eux portait aussi des armes. Ils frayaient le chemin sur la neige cristallisée. On entra par une brèche dans un jardin abandonné au milieu duquel s'élevait une ancienne maison des champs aux volets rompus, au toit effondré; — à l'extrémité, un bois.

Les sombreros firent halte dans une sorte de petite clairière.



C'était la place verte promise; seulement ils la trouvaient toute blanche. Le plus grand des deux se tourna vers Robert de Plumaudan: l'adversaire était-il satisfait? Robert qui ne devait qu'assister son aîné passait au premier rôle, le vicomte Alain se contentant de le suivre avec sa mollesse dédaigneuse. Il y eut un pourparler très court; les amis du sire du Val de l'Epine désiraient qu'on se servit de leurs épées. Le sire rejetait son manteau et commençait de mettre bas son justaucorps de velours; il parut dans ses culottes vertes, sous sa toque écarlate encadrée de ses cheveux plats; le vicomte éclatait de rire.

L'un des chapeaux espagnols le rappela sévèrement à l'ordre. Le combat s'engageait. Le vicomte incorrigible riait toujours entre ses dents; rien ne pouvait lui paraître sérieux en ce duel de Carnaval, si ce n'était pourtant la fin trop aisée à prévoir. René chargeait vigoureusement. La chemise du sire du Val de l'Epine se teignit de rouge comme sa toque; l'épée de son adversaire venait de lui déchirer les côtes, passant heureusement sous l'aisselle, le sire tombait aux bras de ses amis, tandis que le médecin accourait, — et il brandissait son arme: « Chevalier du Saint-Esprit, tu m'as touché! »

Le chevalier du Saint-Esprit tourna le dos. C'en était donc fini de la sotte affaire. On arrivait à la rue du Vieux-Colombier et l'on déposa René de Clohars à son hôtellerie. Il avait un peu de honte en pensant que l'aventure tragi-comique serait connue de Julienne et il ne retourna que le soir au logis de Plumaudan. Julienne le guettait derrière le rideau d'une croisée et vint au-devant de lui en courant: « Mon cousin, si vous vous étiez fait tuer, je serais donc demeurée toute seule à faire ce qui est juste! »

Ils entrèrent ensemble dans le salon où se trouvaient réunis M. de Plumaudan et ses deux fils. Alain, assis, toujours nonchalant devant le foyer, les regarda et fit tout haut la réflexion qu'ils étaient gentils tous les deux. Robert, debout derrière son père, se pencha vivement vers le vieillard qui lisait la *Quotidienne* et qui tressauta: « Qu'y a-t-il donc? Ah! c'est vous mon neveu. Cela est bien de considérer cette maison comme la vôtre. Vous vous en étiez éloigné trop longtemps. »

Le comte était plus grand que ses fils, sa taille demeurait droite; il avait de longs traits accentués, des yeux bleus comme ceux de sa fille et ils gardaient leur éclat sous d'épais sourcils blancs. Le comte Robert lui parlait à l'oreille: « Vous êtes prompt à la crainte mon fils, dit-il à demi-voix. Est-ce que votre cousin

n'est pas de bonne maison? Il est de la nôtre ». Le dîner était servi, M. de Plumaudan se leva. Julienne aussi parlait tout bas à René: « Allez! mon cousin, vous aurez beau faire! je suis votre complice à présent. »

M. de Plumaudan avait appris l'histoire du duel, son fils Alain lui en ayant fait le bon conte; il reprocha doucement à René d'avoir exposé sa vie pour une petite querelle. Alain se récria: « ce gentil garçon n'exposerait jamais que la vie des autres. Un

luron, le cousin de Bretagne! » Julienne rougisait de plaisir. L'entretien s'engagea sur la politique du jour; M. de Plumaudan raconta ce qu'il venait de lire: La police de Louis-Philippe était sur la piste d'une conspiration nouvelle, le comte la croyait imaginaire. « Le savez-vous bien, mon père, dit la jeune fille. S'il y avait pourtant de bons cœurs!... »

Le vicomte Alain s'emporta: « Le roi-citoyen faisait croire qu'on en voulait à sa personne, afin de se donner figure de vrai roi. » Robert fit observer qu'on menaçait les usurpateurs tout comme les souverains légitimes. On discuta. Julienne se mit à rire, et comme son père l'interrogeait sur cette gaieté soudaine: « J'esquisse une pensée, dit-elle, je

songe à une chose que j'aurais été obligée de faire toute seule. Je n'aurais pas pu. »

Le repas achevé, Alain et Robert passèrent au fumoir. Julienne conduisit René devant une petite table sous le feu voilé d'une lampe et s'assit en face de lui. Ils causaient encore tout bas. Le comte se promenait, distrait, à travers le salon; ses yeux tombèrent sur ces deux jeunes visages inclinés l'un vers l'autre, presque semblables, et il sourit. Sa main vint se poser sur la tête de René: « Tu voudrais être mon troisième fils », dit-il, et il passa.

Il continuait sa promenade. Julienne radieuse, disait à René: « Mon cousin, mon père vient de me donner, je ne peux plus me reprendre. C'est décidé; nous serons deux pour la grande chose. »

— Ecoutez! dit-il, baissant encore la voix, le faux roi chasse le 1^{er} mars dans la forêt de Saint-Germain.

— Mon Dieu! serez-vous seul?

— Je le voudrais. Mais si mes forces n'allaient pas suffire?...

— Le 1^{er} mars, répéta-t-elle toute pâle sous ses boucles blondes. Nous sommes au 23 février. Plus que cinq jours! Le bal, ici, est pour le 28. Si tous ceux qui vont y venir savaient ce que vous allez faire!... Ah! mon cousin, il vous admireraient... »

Ce bal était le premier que le comte de Plumaudan eût donné depuis la catastrophe des Trois Jours; il faut bien amuser les filles malgré le malheur des rois. Le comte eut un entretien avec Julienne: « Aimes-tu le cousin René, mignonne? — Mon père, autant que je vous aime! — Le bal serait donc une fête de fiançailles; » ce bon motif en devenait l'excuse.

Dans les trois salons, une décoration très simple et de grand air, des tentures de velours cramoisi aux lourdes crépines d'or, des boiseries blanches. Là vint se presser une noble foule. Pour les jeunes filles la simplicité alors était la devise; ce fut vraiment ton règne, ô sainte mousseline! Blanches ou bleues, les « demoiselles de la noblesse » se mêlaient dans les quadrilles; le rose était plus rare, il est trop près du rouge et tout de suite ce mélange aurait donné l'idée du mariage des trois couleurs. Elles avaient des jupes rondes, bordées en bas de ruches de tulle, de longs corsages n'offrant que le décolleté timide, des manches courtes et bouffantes, de hautes coiffures au chignon relevé, sur le front un frissonnement de boucles légères. La « tapisserie » des mères était imposante; elles avaient le turban en tête, la coiffure d'ordonnance des douairières.

Les jeunes femmes se montraient un peu moins modestement parées que les jeunes filles. Quelques-unes essayaient une mode nouvelle; celles-ci étaient brunes; leurs cheveux disposés en bandeaux encadrant le visage blanc, leur donnaient des airs de madones. Les hommes n'avaient pas encore uniformément adopté l'habit noir qui devait leur servir plus tard, indifféremment à se marier ou à mener leurs aïeux en terre; René de Clohars portait l'habit bleu à boutons d'argent, le gilet blanc, les culottes de satin noir; le vicomte Alain avait dirigé son goût, le conduisant chez le bon faiseur; celui-là n'était pas de Nantes.

Le héros de la fête, c'était ce fier breton, M. de Plumaudan le présentait; on connaissait son histoire. Par loyalisme le vicomte de Clohars avait brisé sa carrière, il vivait dans sa Bretagne en vrai fidèle; venu à Paris pour épouser sa cousine, il avait eu déjà un duel, pour la défense d'une enseignepieuse, donnant de sa bonne épée au travers du corps de l'impie.

Julienne, qui aurait dû s'enivrer de ces louanges que recueillait son champion, son Dieu, s'en irritait. Cette présentation lui semblait interminable. Elle ne pouvait demeurer en place, et le suivait de loin à travers les salons. On riait, elle ne s'en apercevait point. Enfin, elle le vit libre, il accourait: « Ah! dit-elle, il était temps! Je n'y tenais plus, René, il faut que je vous parle. »

L'orchestre jouait une valse; René l'entraîna. Elle lui soufflait des mots à l'oreille: « Rappelez-vous ce que je vous ai promis hier: j'ai l'homme. Au moins, vous serez deux. Un ancien valet du château. Un homme sûr. Il sera chez vous au jour. Ah! René, tout le monde vous regarde. Elles m'envient toutes... Si elles savaient! »

Sa tête s'était renversée sur l'épaule du valseur; ses yeux buvaient son héros, sa bouche s'épanouissait comme une rose nouvelle. Vraiment oui, on les regardait. — Mais, disait-on, ils se ressemblent; c'est charmant!

Il était deux heures; le bal arrivait à son moment le plus brillant. René venait de reconduire Julienne auprès de ses compagnes; il passait devant la porte du troisième salon. Discrètement on l'appela. Le vieux valet de chambre du comte se tenait sur le seuil; il était très ému et parla tout bas. René de Clohars pâlit; puis il eut un geste de résolution: « J'ai joué dit-il, j'ai perdu. » Oh! si peu joué.

Où donc est M. de Clohars? disait-on bientôt de tous côtés. Où donc est René? dit Julienne. Il ne se serait pas retiré sans lui dire adieu. Non! en un pareil moment, il n'aurait pas fait cela.

Il lui avait dit: « Je veux être le dernier près de vous ce soir, j'aurai le baiser de vos yeux; ce sera mon gage pour demain ». Inquiète, et rencontrant son frère Alain, elle le pria de se mettre à sa recherche. Alain ne revenait pas. Furtivement, elle se glissa hors des salons et descendit. Dans une salle basse, elle entendit un bruit de voix. Plusieurs valets entouraient le vicomte, effarés, et lui faisaient un récit. Trois hommes étaient venus. Oh! bien reconnaissables! Longues lévites noires, hautes cravates militaires, grosses bottes, le chapeau vissé sur la tête. L'un d'eux avait montré une écharpe tricolore.

Sur le seuil de la porte Julienne écoutait frémissante; elle jeta un grand cri, elle chancelait. Alain la conduisit à un fauteuil. De l'eau! du sel! courez! Elle rouvrait les yeux et fondit en larmes: « J'en étais! disait-elle. Pourquoi ne m'ont-ils pas arrêtée aussi? Je veux qu'ils m'arrêtent. »

D'un signe, le vicomte Alain congédia les valets: « De quoi donc étais-tu, ma pauvre petite folle! disait-il agenouillé devant elle. Pleurer, c'est bien, mais parler ce serait encore mieux. Qu'est-ce enfin? De quoi s'agit-il? Quelle sottise le breton et toi avez-vous bien pu faire ensemble? » Il la confessa.

« Malpeste! s'écria-t-il, enlever le faux roi à la chasse, comme cela à vous deux! » Il ne pouvait s'empêcher de rire.

« Non! murmura-t-elle, il y avait ce misérable que je lui ai envoyé. C'est lui qui l'aura vendu. Mon Dieu! que va-t-on lui faire? J'en mourrai. »

— Là! dit Alain, notre père est bien là-haut! Quelle figure tout à l'heure devant ses invités! Il faut pourtant l'avertir.

— Et quand vous l'auriez enlevé votre roi, reprit-il en s'adressant à sa sœur, qu'en auriez-vous fait? Aviez-vous une cave toute prête.

— Je ne sais plus, dit-elle... Je ne veux plus rien dire... Alain, laissez-moi. »

Dès le lendemain, M. de Plumaudan se mettait en campagne. Il se présenta chez une grande princesse que, jadis, il avait connue en Allemagne, pendant l'émigration. Amie d'autrefois, ennemie depuis deux ans. Le vieux diplomate était bien embarrassé. Heureusement, il la trouva souriante. Elle en savait plus long que lui sur l'affaire du vicomte de Clohars; c'était grave. Tout bas, elle se disait que la sottise de ce jeune homme obligeait un notable adversaire du nouveau trône à venir lui baiser les mains en suppliant, ce qui la remplissait d'aise.

M. de Clohars avait certainement préparé une entreprise criminelle. La découverte en était due à l'indiscrétion de son complice, un abbé breton, qui dans un sermon à ses ouailles demisaucages, leur avait dit que l'usurpateur allait être précipité; il leur avait même fait entendre qu'elles verraient peut-être de leurs yeux Nabuchodonosor abattu. Le dessein de M. de Clohars était-il de conduire si loin le prisonnier qu'il aurait fait, et de le retenir dans sa tour de Carnoët? Et la princesse de bien rire; le comte aussi, mais du bout des lèvres. Ce diable de neveu breton le mettait dans une situation trop ridicule! Il avoua que peut-être René de Clohars avait l'esprit malade. « Je le crois, » disait-elle.

— Mais il connaissait le remède. Un bon mariage. Il avait l'épousée sous sa main. La princesse devint maternelle: « Mademoiselle de Plumaudan méritait qu'on ne la désespérât point. Le roi aimait la jeunesse; le roi était bon. »

M. de Plumaudan, rentrant à l'hôtel, y trouva ses deux fils qui l'attendaient. Alain s'emporta: « A quoi vous a réduit ce fou, mon père? » Robert plaquait pour le breton: « Courageuse folie! » Le comte passa dans la chambre de sa fille. Elle avait

eu la fièvre, le médecin la retenait au lit. « Mon père, dit-elle, René est perdu pour nous. Il ne se soumettra jamais. » Le comte ne put s'empêcher de sourire, bien qu'il n'en eût pas envie.

Le conspirateur donna de ses nouvelles; on l'avait conduit à la frontière suisse, avec interdiction de la repasser avant trois mois; l'abbé Kerbohu était envoyé dans un autre diocèse. René, dans une belle lettre, rappelait les promesses échangées. Julienne demeura rêveuse pendant plusieurs jours. Après tout, était-elle engagée? Qu'avait-elle promis? De se donner à lui tout entière parce qu'il allait conquérir la gloire. Il ne l'avait pas conquise!

Le comte l'interrogea. N'aimait-elle plus son beau cousin René? Si, vraiment, elle l'aimait toujours. Mais ce n'était plus un héros,

enfin. Ce n'était plus justement que le beau cousin René.

« Mon père, dit-elle, répondez que nous nous marierons. »

Tout bas, elle ajouta: « Il vaut mieux à présent que ce ne soit que dans trois mois. »

PAUL PERRET.

(Illustrations de Georges Cain.)



Barcarolle

Par Louis Diémer

Moderato assai

PIANO

p dolce e legg

cresc.

mf

dimin.

rall.

a Tempo

ppp dolce

cresc.



8

dimin. *p dolce*

poco rit. *a Tempo*

p legg.

pp *mf* *pp dolce*

mf *dim.* *p*

crescendo *mf*

pp legg. *p dim.*

8-1



La Tresse Bleue

PAR LOUIS ÉNAULT

CHACUN sait cela : Cadix est la dernière ville de l'Europe méridionale. Il n'y a plus, après elle, que la mer, tout près, et l'Afrique, plus loin. Et c'est bien, en effet, une vision d'Afrique que vous donnent ces longues rues, étroites toujours, tortueuses souvent, surplombées de maisons si hautes que c'est à peine si l'on aperçoit quelque lambeau de ciel bleu entre leurs toits rapprochés.

Ce serait à mourir d'un accès de spleen si parfois une porte entr'ouverte ne vous permettait de jeter en passant un coup d'œil furtif sur la cour intérieure de quelques-unes des maisons mystérieuses, aux fenêtres toujours closes. C'est alors un monde tout nouveau qui s'offre à vous, plein de grâce, d'enchantement et d'intime poésie, avec ses fontaines jaillissantes, ses fleurs et ses verdures.

Un jour de flânerie solitaire à travers les rues, à cette heure du jour brûlant où elles sont silencieuses et désertes, mon attention fut attirée par une de ces cours, plus grande et aussi plus belle que les autres. C'était une dépendance de l'hôpital le plus important de Cadix, desservi par une congrégation de femmes.

Le balcon, qui courait tout à l'entour du premier étage, surmonté d'une galerie d'arceaux en ogives; les murailles, d'une éclatante blancheur, décorées tantôt de jolies fresques, tantôt de revêtements de faïence, bleues et rouges, avec des rehauts d'or, comme on en voit dans les habitations mauresques, lui donnaient un imposant caractère de richesse et d'élégance.

« Cette cour d'hôpital pourrait être aussi bien une cour de harem, me disais-je en moi-même, en manière de réflexion, et je ne serais pas trop surpris de voir paraître à quelqu'un de ces balcons une fine silhouette de sultane, entourée de ses odalisques. »

Je fus bientôt distrait de ces pensées, trop profanes dans un pareil lieu, en passant devant une petite chapelle ménagée dans un des angles du patio. Elle était décorée avec ce luxe d'un goût douteux, trop cher aujourd'hui à la piété espagnole; mais sur l'autel, devant lequel brûle une lampe qui ne s'éteint jamais — éternelle comme celle des vestales romaines — je pus admirer une vierge taillée dans un marbre éclatant comme le plus pur Paros, et non moins remarquable pour la pureté de ses formes que pour l'intensité d'expression d'une physionomie vraiment divine.

Cette vierge, digne du ciseau pathétique de ce grand sculpteur, qui fut aussi un grand peintre, Alonzo Cano, est connue à Cadix sous le nom de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs.

L'hôpital est placé sous sa protection particulière, et tout le monde dans la ville la tient en grande vénération. On regarderait comme un hérétique digne du bûcher celui qui mettrait en

doute sa puissance miraculeuse. Cette puissance s'affirme, du reste, ainsi que la reconnaissance de tous ceux qu'elle a secourus, par les nombreux *ex-voto* suspendus aux murs de la chapelle, avec des inscriptions où débordent la foi et la charité, s'exprimant avec la chaleur, quelque peu exagérée parfois, de la rhétorique espagnole. Il y avait là tout un musée anatomique de pieds, de mains, d'yeux et d'oreilles, en plâtre et en cire, offrant la triste effigie de toutes les misères humaines, soulagées et guéries par l'intervention de la Vierge-mère, celle que l'on appelle ici la très sainte et la très pure — *santissima e purissima* !

Fuyant par instinct tous les musées d'horreur, je passai rapidement devant cet assemblage de choses lugubres, et j'allais sortir de cette chapelle trop mélancolique, lorsque mes yeux furent attirés et retenus par une tresse de cheveux, dont la nuance foncée se détachait en vigueur sur la blancheur du stuc. Elle me parut d'une longueur invraisemblable, également fournie à ses deux extrémités, plus grosse à coup sûr que le bras de celle à qui elle avait appartenu. D'un noir brillant et lustré, avec les reflets d'une aile de corbeau, cette tresse dénouée, tombant de la tête qu'elle ornait jadis mieux que le plus riche diadème, devait couvrir les épaules et descendre jusqu'aux pieds, en laissant une traine derrière elle, comme un manteau royal.

Les femmes de Cadix — et c'est un trait qui leur est commun avec toutes les Andalouses — ont des cheveux superbes, souples et fins, et dont les molles ondulations imitent le mouvement même de la vie. Elles en sont très fières, les soignent et les parent avec toutes sortes de richesses et de complaisances. Elles n'ignorent point que c'est là un de leurs plus puissants moyens de séduction. La Bible, qui est le livre même de la sagesse, n'a-t-elle pas dit à l'homme : « La femme te conduira où elle voudra rien qu'avec un cheveu de sa nuque. »

L'Andalouse le sait bien, lorsqu'elle dit à celui dont elle est aimée... quand elle l'aime à son tour : « C'est pour toi que je me peigne ! »

Je savais tout cela, et je n'en regardais qu'avec plus d'attention cette belle chevelure, coupée sans doute sur une tête charmante. Quelque chose me disait qu'elle avait une histoire et j'aurais beaucoup donné pour la connaître. Mais à qui la demander dans cette ville où je n'avais que des relations superficielles et nulle intimité ?

A ce moment, je vis passer dans le patio, tout près de la chapelle dont je n'étais pas encore sorti, une religieuse qui me parut très jeune malgré l'expression très austère d'un visage très noble,

portant avec une grâce patricienne et, en même temps, avec une dignité imposante, le beau costume des filles de Saint-Dominique, la robe blanche aux longs plis et l'ample manteau noir.

Nos yeux se rencontrèrent.

Je m'inclinai profondément devant elle et elle me rendit mon salut avec cette courtoisie et cette politesse, qui sont de tradition dans toutes les Espagnes, chez les femmes d'une certaine condition. Et comme elle s'était arrêtée un instant sur le seuil de la chapelle, en jetant un regard à la statue de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, j'osai lui adresser la parole pour lui demander si cette chevelure opulente qui, depuis un moment, me préoccupait si fort était aussi un *ex-voto*.

« Comme tout ce que vous voyez ici, monsieur », me répondit-elle d'un ton quelque peu bref, et m'indiquant assez clairement qu'elle n'avait pas l'intention d'engager la conversation avec moi sur ce sujet, ni probablement sur aucun autre.

Et, sans ajouter une parole, elle s'éloigna, majestueuse et lente, l'œil calme et le front impassible.

Mais je n'en avais pas moins remarqué sur ses lèvres, au moment où elle avait prononcé cette petite phrase, un imperceptible frémissement. Ce fut tout. Elle disparut, me laissant dans le doute si j'avais vu réellement ou si j'avais seulement cru voir.

« Quelle est cette religieuse qui vient de traverser le patio tout à l'heure? demandai-je à la sœur tourière, qui se trouvait sur le seuil du couvent au moment où je m'apprêtais à sortir de la sainte maison?

— Eh! que voulez-vous que ce soit? C'est une religieuse comme une autre!

— Non! répondis-je, pas comme une autre! Ce doit être, au contraire, quelqu'un qui ne ressemble à personne. Je n'en sais rien, mais j'en suis sûr!... Et vous l'appellez?

— Sœur Dolorès-de-la-Soledad.

— Sœur Dolorès-de-la-Solitude! Ce nom-là non plus n'est pas un nom comme un autre », murmurai-je à part moi, sans quitter encore la place.

« Beau couvent, n'est-ce pas? dit, en me frappant sur l'épaule, au risque d'interrompre ma contemplation, Don Pacheco Iturbe, chanoine de la cathédrale, à qui j'avais présenté la veille une lettre d'introduction.

— Oui, beau couvent, en effet, mais que de singulières reliques; en voici une, entre autres, dont je voudrais bien connaître l'histoire, répondis-je », en lui montrant la tresse bleue.

Cette histoire, doña Jacintha, la sœur du chanoine, prenait, le soir même, un certain plaisir à me la raconter.

Celle qui s'appelle aujourd'hui en religion Dolorès-de-la-Soledad, s'appelait autrefois, dans le monde, Consuelo d'Alcantara. Elle appartenait à la meilleure famille de Cadix, et portait très noblement un nom très noble. Elle passait pour la beauté la plus parfaite de la ville. Un peu plus grande que ne le sont d'ordinaire nos jolies compatriotes, admirablement prise dans sa taille souple et cambrée, la main petite et le pied fin, avec son teint d'une pâleur chaude comme la fleur du jasmin, ses lèvres rouges comme une grenade entr'ouverte, et ses yeux bruns aux

reflets d'or, brûlants comme la passion et doux comme la tendresse, elle était bien le type le plus exquis de cette charmante beauté andalouse dont beaucoup de gens dignes de foi déclarent, pour l'avoir éprouvée, la séduction irrésistible. Sa merveilleuse chevelure était célèbre de Grenade à Cordoue, et l'on assure que, plus d'une fois, des peintres et des poètes sont venus jusqu'ici en pèlerinage pour la voir. Elle ne l'ignorait pas et j'avoue qu'elle s'en montrait même assez fière. Elle savait d'ailleurs en tirer un admirable parti, tantôt la relevant sur son front en deux tresses qui lui faisaient une couronne comme n'en porta jamais la Cérès chantée par les Grecs; tantôt la rassemblant sur sa tête et avivant sa masse sombre par l'éclat d'un œillet rouge coquettement planté au coin de l'oreille gauche.

Mais le jour où elle voulait triompher de toutes ses rivales, elle se contentait d'enlever son peigne et laissait couler sur ses épaules et ruisseler jusqu'à ses pieds, comme un flot de soie parfumée, les souples anneaux crespelés dans lesquels on sentait le frémissement de la vie.

Le jeune lieutenant Valdès de Casa-Réal n'avait pu rester insensible à l'attrait tout puissant de cette rare beauté. Très épris d'elle, il avait laissé parler son cœur, qui parlait bien, et Consuelo lui avait répondu.

Il n'y avait d'ailleurs rien d'étonnant à cela. Valdès était ce que l'on est convenu d'appeler un charmant cavalier, portant avec une certaine crânerie son joli uniforme, très persuadé de son mérite, ce qui lui donnait beaucoup d'assurance, et assez vain de sa fine moustache brune, coquettement relevée. Il avait pour lui la verve et l'entrain de la jeunesse heureuse, et ne manquait pas d'esprit; mais il était un peu égoïste, comme il arrive trop souvent à ceux qui ont été gâtés par la vie et par les femmes, qui leur ont fait le succès trop facile.

L'amour qu'un tel homme était capable d'inspirer à une jeune fille sans expérience, et partant sans défiance, comme était

alors Mademoiselle d'Alcantara, pouvait bien avoir ses dangers pour une exquise créature, faite pour n'aimer qu'une fois, pour mettre toute son âme dans sa tendresse; pour en vivre et pour en mourir. Ils sont rares ceux qui méritent de pareilles affections! Mais Valdès était très capable de faire illusion à celles qui l'écoutaient. Il savait paraître véritablement amoureux, alors qu'il n'était que brûlé par ce feu du désir qui s'allume si aisément dans le sang de la jeunesse.

Mademoiselle d'Alcantara devait s'y tromper. Peut-être M. de Casa-Réal s'y trompa lui-même, car il était toujours très sincère dans ses expansions passionnées, qui semblaient jaillir d'une âme impuissante à les contenir. La douce jeune fille était tout à la fois ravie, mais effrayée de tant d'ardeur, et il lui arrivait souvent

de résister au charme qu'il lui avait jeté, tant il se mêlait de trouble à ses enchantements.

« Vous pouvez être tranquille, lui dit-il un jour qu'elle lui avait demandé s'il était constant, car s'il m'arrivait de ne plus vous aimer, je serais toujours amoureux de cette belle chevelure, que je préfère mieux sur votre tête à la couronne d'Espagne.

— Pauvre de moi! répliqua Consuelo, si votre amour tient à

VI. 60



un cheveu! Moi, je sens bien que je mourrai quand vous ne m'aimerez plus! »

Malgré ces différentes façons de voir certaines choses, ils n'en vivaient pas moins heureux, dans la douceur de leur mu-

tuelle affection. Notre chère Andalousie est d'ailleurs vraiment faite pour l'amour. L'amour s'épanouit sous son beau ciel, comme une fleur naturelle du sol, et les mœurs du pays lui sont aussi favorables que son climat. Les familles les plus honnêtes,



confiantes dans la vertu de leurs filles, et non moins rassurées par la solidité de leurs grilles, — car toutes les fenêtres sont défendues par des barreaux de fer qui défient également l'escalade et l'effraction, — permettent volontiers à celles qu'elles savent si bien gardées de profiter du calme des nuits tièdes et sereines, pour échanger d'aimables propos avec leurs soupirants ... qui, du reste, ne soupirent que pour le bon motif. Le temps que l'on consacre à cette douce occupation glisse si légèrement que l'on ne sent même pas sa fuite. L'aube succède aux pâlessantes étoiles, et l'on croit que c'est encore la nuit. Pour les amoureux de chez nous, c'est toujours le rossignol qui chante, et jamais l'alouette. Souvent les voisines, en ouvrant leurs portes matinales, voient Roméo attardé s'enfuir en longeant les murailles, tandis que Juliette disparaît, après avoir laissé retomber derrière la grille le rideau complice. Mais comme on sait que tout cela s'est passé en conversation, et qu'un vrai mariage doit servir de conclusion à ce joli roman d'amour, la belle adorée, qui se lève un peu tard, n'en voit pas moins, à sa première sortie, la bienvenue au jour lui rire dans tous les yeux.

Valdès et Consuelo, promis l'un à l'autre, et devant marcher à l'autel la main dans la main, dès que le lieutenant aurait conquis sa seconde épauvette, jouissaient sans crainte de la très grande liberté que leur accordaient les mœurs andalouses.

Mais c'est surtout en amour que l'on a raison de dire qu'il y a loin de la coupe aux lèvres.

Les farouches Marocains vinrent se jeter à la traverse de ces projets de bonheur. La côte d'Espagne et la côte d'Afrique sont trop voisines pour qu'il n'y ait point entre les deux races, ennemies depuis des siècles, de fréquents démêlés.

Un jour, à la suite d'une violation de territoire par des tribus indisciplinées, l'Espagne, chatouilleuse sur le point d'honneur,

voulut venger l'injure faite à son drapeau. Ce fut la guerre déclarée.

La garnison de Cadix, qui n'avait à faire qu'une traversée de quelques heures pour se trouver sur le théâtre des hostilités, fut désignée pour entrer la première en campagne.

Cette nouvelle, qui éclata avec la soudaineté d'un coup de foudre, eut un retentissement funèbre dans tous les cœurs de femmes. Bien des beaux yeux se mouillèrent chez les promeneuses de l'Alméda, et il y eut des angoisses dans plus d'un cœur battant sous les corsets noirs. La ville de marbre, toute pleine de rires, de gaietés et de chansons, s'assombrit en quelques heures et se voila d'un crêpe.

Mais, parmi ces belles affligées, aucune ne se sentit plus malheureuse que Consuelo d'Alcantara. On eût dit vraiment que celui qui s'en allait emportait sa vie de l'autre côté des mers.

Les deux amoureux passèrent à la fenêtre grillée toute la nuit qui précéda le jour de l'embarquement. Ce furent pour tous deux des heures charmantes et désolées, pleines de baisers trempés de larmes, et de serments échangés d'une éternelle tendresse. Ils ne s'étaient jamais plus adorés... et ils se quittaient.

Ce matin-là, tout Cadix était sur la jetée. Le *Cid*, déjà sous vapeur, n'attendait que l'heure de la marée pour lever l'ancre, et mettre le cap sur la côte Africaine.

Le régiment qui partait laissait bien des vides après lui. Les Andalouses sont folles du panache et adorent l'épauvette. On ne rencontrait que des groupes d'amies éplorées, et de fiancées en

deuil, maudissant l'absence cruelle et la guerre impitoyable, non moins détestée par les femmes et les amantes que par les mères.

Aussi quand le *Cid* salua d'un coup de canon la ville hospitalière qu'il allait quitter, plus d'un soupir mal étouffé lui répondit, et lorsqu'il fendit les flots, avec une majestueuse lenteur, pour tracer son sillage en pleine mer, plus d'un mouchoir, agité par de petites mains nerveuses, envoya un dernier souvenir à quelque jeune officier, penché sur les bastingages pour voir, une fois encore, celle que bientôt il ne verrait plus.

On eût pu, à ce moment, remarquer deux jeunes filles, un peu à l'écart de la foule, et suivant des yeux la fuite du *Cid*.

Elles demeurèrent un instant tout près l'une de l'autre, pensives et silencieuses. Puis, tout à coup : « Je n'aurais pas dû venir, dit Consuelo à son amie. Carméla Sanchez. Le cœur me manque. Soutiens-moi. Il me semble que je vais défaillir.

— Prends garde, et ne t'abandonne pas ainsi, répliqua mademoiselle Sanchez : on t'observe, et la moindre imprudence pourrait faire jaser sur ton compte. » Et elle l'entraîna.

L'absence fut longue. Consuelo souffrit beaucoup. Elle souffrit d'autant plus qu'elle resta longtemps sans nouvelles. Elle se demanda, et beaucoup se demandaient avec elle, ce que devenait l'expédition dont on ne parlait plus. Elle tomba dans une sorte de langueur, et, n'ayant plus à se coiffer pour personne, elle cacha sous une mantille épaisse les longues tresses aux reflets bleus, qu'il avait tant aimées.

Après des alternatives de succès et de revers, il courut par la ville des bruits alarmants. Tout un régiment avait été enveloppé par les troupes marocaines, et, séparé maintenant du gros de l'armée, se trouvait dans une position singulièrement critique. Cette crainte d'une catastrophe, remplit toutes les âmes de terreur. Ce fut comme un deuil public, qui se traduisit par des manifestations religieuses et des explosions de pitié.

Sous l'empire de ses craintes trop fondées, Consuelo en arriva bientôt à une sorte d'exaltation malade, et, dans un de ses transports violents, tombant aux genoux d'une statue de la mère de Dieu, qui étendait ses mains pleines de grâces, pour protéger et bénir sa chambre de jeune fille : « Vierge sainte, s'écria-t-elle, vierge toute-puissante, Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, rendez-le-moi ! Sauvez-le ! et acceptez en échange l'offrande de ces cheveux dont j'étais si fière ! »

Et, sans se donner le temps de la réflexion qui, souvent, glace nos meilleures et aussi nos plus folles résolutions, joignant sans retard l'acte à la parole, en quelques coups de ses impitoyables ciseaux, elle faucha cette belle toison parfumée dont toutes les femmes étaient jalouses, et tous les hommes amoureux.

Le pavé de sa chambre en fut littéralement couvert ; elle lui fit comme un tapis merveilleux, sur lequel on se fût agenouillé. Pendant quelques instants, immobile et muette, elle contempla cette dévastation, — non point avec regret, — elle était incapable de regretter une chose qu'elle avait faite dans un moment d'exaltation généreuse, et elle était de celles à qui les sacrifices ne coûtent pas, — mais, du moins, avec une sorte de stupeur dont elle ne put se défendre, comme si elle eût assisté à quelque sacrilège mutilation d'elle-même, et, pour ainsi parler, au suicide de sa beauté. Sa tête, si longtemps plongée sous le lourd, mais charmant fardeau des longues tresses, lui semblait maintenant si légère, qu'elle s'imaginait parfois n'en avoir plus.

Elle restait là, le front penché, les bras pendant le long de son corps, perdue en ses réflexions vagues. Tout à coup, une pensée si naturelle, qu'elle s'étonna de ne l'avoir pas encore eue, traversa son esprit, comme un éclair traverse l'espace.

« C'est pour lui que je l'ai fait, murmura-t-elle... et s'il allait ne plus m'aimer, maintenant?... »

Cette idée lui fit peur. Elle essaya de la chasser, mais toujours elle lui revenait. Elle se rappelait l'adoration folle qu'il avait pour cette belle chevelure, baisée, caressée, respirée avec une sorte d'idolâtrie passionnée.

« Ce serait horrible, se dit-elle ; mais c'est impossible... Je crois en vérité que je deviens folle ! »

Le calme lui revint, et, lentement, recueillant la chevelure éparse, elle la rassembla pour en former une seule tresse, mais une tresse merveilleuse, invraisemblable, qu'elle lustra et parfuma avec tous les soins de la fiancée amoureuse qui veut plaire à son aimé. Puis elle jeta un vêtement sombre sur ses épaules, et une mantille épaisse sur sa tête dépouillée, et, très vite, en femme qui ne veut être ni reconnue ni rencontrée, prenant des rues détournées, elle courut au couvent de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Là, profondément prosternée devant l'image de la vierge sainte, elle répandit son âme en ardentes prières.

Quand elle se releva, elle parut transfigurée par l'amour et la



foi, et, d'une main ferme, elle suspendit à la muraille, au milieu de tous ces *ex-voto* douloureux, la tresse aux reflets bleus.

Et, sans même lui jeter un dernier regard, tout entière à l'âpre et farouche émotion du sacrifice accompli, elle s'en alla.

Mais au lieu de rentrer chez elle, où elle n'était pas certaine de l'accueil qu'on allait lui faire, car sa mère était jalouse de la beauté de sa chère Consuelo, comme elle l'eût été de la sienne quelques vingt ans plus tôt, elle alla voir son amie Carméla Sanchez, âme tendre, affectueuse et douce, qui n'aurait pour elle ni blâme ni reproche... elle en était sûre !

Quand elle entra dans l'atelier où la jeune fille était occupée à peindre une tête d'ange, pour laquelle Consuelo avait déjà posé :

« Tu arrives à point ! lui dit-elle, dès qu'elle la vit entrer, et sans même avoir pris le temps de la regarder. J'ai besoin de toi. Ote-moi vite cette affreuse mantille qui me fait l'effet d'un éteignoir ; retire ton peigne et prête-moi tes cheveux ! Ceux de mon chérubin ont un mouvement qui ne me va pas. Les tiens feront mieux mon affaire ! »

Et comme Consuelo demeurait immobile et muette :

« Oh ! ce ne sera pas long ! dix minutes à peine ! poursuivit Carméla, se méprenant sur la cause de ce silence.

— Mes cheveux ! dit enfin Mademoiselle d'Alcantara d'une voix basse, et comme avec un sentiment de confusion et d'embarras, mais je ne les ai plus, mes cheveux ! » Et, d'un geste tragique, elle enleva sa mantille et montra sa pauvre tête rasée !

Mademoiselle Sanchez eut un geste de surprise et de dépit, et mettant ses deux mains sur ses yeux : « Quelle horreur ! s'écria-t-elle ; mais tu es donc folle ! Qu'en as-tu fait ?

— Je les ai donnés à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, pour qu'elle me ramène mon Valdès sain et sauf.

— Il n'y a vraiment que toi pour avoir de pareilles idées... si, après cela, il ne t'adore pas!

— C'est ce que nous saurons quand il sera revenu, ma bonne Carméla! » dit Consuelo grave et pensive.

Les prières de la jeune âme bien aimante furent exaucées par celle que l'on n'invoque jamais en vain.

Valdès de Casa-Réal revint à Cadix très complet, avec tous ses membres, sa tête solide et son cœur léger.

La paix était faite, au moins pour un temps, avec l'ennemi héréditaire. Quelques semaines après la pieuse offrande faite par Consuelo à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, le régiment de Valdès était rapatrié. Le lieutenant, mis deux fois à l'ordre du jour, après des actes de courage et d'intrépidité exceptionnels, revenait avec cette seconde épauvette, condition expresse mise par M. d'Alcantara au mariage de sa fille. Une lettre débordante de toutes les effusions de l'amour heureux annonçait à la jeune fille le retour prochain.

Celle-ci goûtait maintenant l'ivresse de la joie la plus pure et la plus profonde. Elle allait le revoir! Toute la vie tenait pour elle dans ces quatre mots. Ses cheveux repoussaient, encore plus vigoureux qu'autrefois. Le terrain était bon et promettait un regain non moins généreux que la première coupe. Il est vrai qu'on serait obligé d'attendre quelques années!

Pour le moment, avec ses bouclettes très courtes, elle avait la jolie tête d'un jeune ange que l'on aurait coiffé à la Titus.

Les cloches sonnent à toutes volées; les canons des forts envoient aux échos des salves joyeuses; l'escadre rentre.

Mais pourquoi la belle Consuelo n'est-elle pas sur le port, comme les autres amoureuses, attendant leurs aimés?

De son œil de lynx qui voit tout, le capitaine de Casa-Réal la cherche partout, et, ne la trouvant point, il s'étonne. Mais il aperçoit son amie Carméla Sanchez, et, dans le désordre de la descente, il trouve le moyen d'échanger quelques mots avec elle.

« Consuelo! elle sait que j'arrive et elle n'est pas ici? »

— Elle s'est sentie un peu faible; elle a eu peur de son émotion devant tout ce monde. Elle vous attend chez moi... »

Une heure plus tard, le capitaine frappait à la porte de l'atelier de Carméla.

Plus troublée qu'on ne saurait le dire, inquiète de l'impression qu'elle allait produire sur lui, après une pareille transformation, Consuelo s'était réfugiée, cachée en quelque sorte, dans un coin obscur, et, tout anxieuse, elle attendait.

Valdès marcha rapidement vers elle, l'attira au milieu de la pièce, en la prenant par la main, et, sur cette tête toujours char-

mante, il vit les frisons courts et légers remplaçant les lourdes tresses dont le parfum pénétrant avait tant de fois porté le trouble au plus intime de son être.

L'impression qu'il ressentit fut de celles que l'on analyse malaisément : d'abord une véritable surprise, comme il arrive devant quelque chose de complètement inattendu; puis un regret

très vif de la perte de cette beauté particulière, mais qu'il avait si fort appréciée, et dont il se voyait sevré tout à coup, sans pouvoir comprendre pour quelle cause. Puis, je ne sais quel indéfinissable sentiment de malaise devant cette tête d'éphèbe, à laquelle, sans doute, la grâce ne manquait point, mais qui ne valait pas pour lui cette adorable tête de femme aux longs cheveux, qu'il ne retrouverait plus jamais, et qu'il regretterait toujours.

Si maître qu'il fût de ses impressions, il ne put les dissimuler complètement à celle qui avait tant d'intérêt à les connaître.

Elle en fut terrifiée; une pensée désolante remplit son âme d'un intense et profond désespoir. « Il ne m'aime plus! »

Il comprit son angoisse, et obéissant à une sorte de pitié, il lui passa un bras autour du cou et l'étreignit contre sa poitrine, et, doucement, avec tendresse, mais sans passion, il la baisa sur ses yeux humides.

Consuelo ploya sous cette caresse et s'abandonna sur ce cœur qu'elle tremblait de perdre.

Mais Valdès, la renversant un peu en arrière, la contraignit à le regarder, et, la tenant tout près, les yeux dans les yeux :

« Qu'as-tu fait de tes cheveux que j'aimais? lui demanda-t-il.

— Tu étais en danger : je les ai donnés à Notre-Dame pour qu'elle te sauve!

— L'intention était bonne! mais je me serais bien sauvé tout seul, et tes longues tresses faisaient bien autour de ta jolie tête.

— Elles repousseront, et maintenant que tu es là, je te jure que je ne les couperai plus! dit Consuelo, humble et craintive.

— Il faut bien l'espérer! » répliqua-t-il d'un ton assez léger. Et, comme il se préparait à partir :

« Vous me quittez déjà? dit-elle avec une tristesse qui lui mettait des larmes dans la voix.

— J'y suis obligé. Je n'ai pu que m'échapper un instant... j'ai tant de choses à régler pour l'installation de mes hommes...

— Quand vous reverrai-je? demanda-t-elle, comme affolée et avec toutes sortes de pressentiments sinistres.

— Mais, dès que je pourrai... naturellement!

— Alors, ce soir, à mon balcon!

— Oui, ce soir, c'est entendu. »

Il la baisa au front, mais d'une lèvre distraite, et il partit.

Quand elle se vit seule, la malheureuse créature se laissa tomber sur un divan, cacha son front dans ses mains et pleura.

Mais bientôt la pression d'une main amie lui fit relever la tête, c'était Carméla qui, ne voulant pas la laisser trop longtemps en tête-à-tête avec sa douleur, venait de monter près d'elle.



« Je vois bien qu'il ne m'aime plus ! murmura la pauvre abandonnée entre deux sanglots.

— Folle ! répliqua Mademoiselle Sanchez en lui essuyant les yeux. Et pourquoi ne t'aimerait-il plus ? N'es-tu pas toujours adorable et charmante ? »

C'était là ce qu'il fallait dire. Malheureusement Mademoiselle Sanchez ne le dit pas bien. Elle manquait de conviction. C'est qu'elle avait rencontré le capitaine au moment où il sortait de l'atelier, et elle avait été frappée de l'air froid, contraint et embarrassé d'un homme à qui elle avait connu d'autres ardeurs.

« Comment veux-tu que je te crois ? répliqua l'infortunée, quand je sens si bien que tu ne te crois pas toi-même ! Va ! j'aurais beau le vouloir, je ne pourrais pas m'y tromper ! Il n'était pas ici depuis deux minutes que je connaissais déjà mon sort... »

— Tu exagères toujours. C'est ton habitude. Mais il faut faire chez lui la part de la surprise. Tu sais que cela te change beaucoup, cette nouvelle coiffure... et il aimait tant l'ancienne !

— Triste amour, et dont une femme n'a vraiment pas le droit d'être fière, celui qui se mesure à la longueur de ses cheveux, fit Consuelo, non sans une secrète amertume.

— Attends à ce soir pour le juger ! On a vu tant de choses s'arranger dans une bonne causerie à deux... quand bien même on est séparé par une grille.

— Pourvu qu'il vienne ! » murmura Consuelo.

Il ne vint pas.

Dans l'après-midi, il avait envoyé quelques lignes pour s'excuser, mais dans chaque phrase de son billet très court, on devinait la gêne d'un homme qui ne dit pas la vérité, et qui ne sait pas encore mentir.

Il avait, disait-il, trouvé en rentrant chez lui une dépêche de sa mère, assez souffrante, et qui, après une absence si longue et si pénible, éprouvait une envie bien naturelle de le revoir. Il ne pouvait pas encore fixer la date de son retour. Tout dépendrait, d'ailleurs, de l'état de la chère malade.

« Tout est fini, pensa Consuelo ; il ne m'aime plus, et il s'arrangera pour ne pas revenir... Pauvre de moi ! »

Elle n'avait que trop raison. Le capitaine, auquel on avait accordé un congé, qui lui était bien dû, demanda et obtint une prolongation. Il en profita pour négocier une permutation avec un officier de son grade, depuis longtemps en garnison dans le nord, et qui voulait, maintenant, connaître un peu le midi.

Valdès rencontra chez sa mère qui, depuis longtemps, souhaitait vivement de le marier, une blonde, suave et riche, et, oubliant de ses premiers serments, il l'épousa, après lui avoir fait jurer qu'elle ne couperait jamais ses cheveux.

Il eut la pudeur de ne pas envoyer une lettre de part à la famille d'Alcantara, mais celle qui l'aimait toujours n'en apprit pas moins la fatale nouvelle. Est-ce que tout ne finit pas par se savoir en ce bas monde ? Elle n'en fut pas surprise. Elle connaissait trop son amoureux d'autrefois pour croire à sa constance, lorsque déjà elle ne pouvait plus croire à ses désirs.

Mais sa belle âme, immortellement fidèle, malgré l'oubli de l'autre, était trop éprise pour qu'il lui fût possible de se

repandre. Consuelo appartenait à la noble race des femmes qui sont faites pour n'aimer qu'une fois. La vie pour elle, l'amour ôté, n'avait plus rien qui lui parût valoir la peine de vivre. Mais comme elle ne voulait pas se donner en spectacle à ceux qui connaissent sa triste aventure, ni jouer devant eux le drame de ses douleurs intimes, elle enferma au plus profond de son être un désespoir qui n'eut d'autre confidente que son amie tendre et fidèle, Carméla Sanchez, et, sans rien hâter, sans rien précipiter, comme font celles qui ne sont sûres ni d'elles-mêmes, ni de leurs résolutions, après trois mois passés dans le monde où ceux qui savaient le sombre dénouement de ses belles amours purent admirer son calme impassible et sa belle tenue, un peu fière, — mais la fierté n'est-elle pas la dignité du malheur ! — elle déclara très nettement à ses parents qu'après y avoir mûrement réfléchi, elle était décidée à entrer en religion. C'était chez elle une résolution inébranlable.

La famille, qui avait elle-même de grands sentiments de piété, n'essaya pas de résister à une volonté si fermement exprimée, et après quelques observations faites surtout pour la forme, et par acquit de conscience, pour le cas où elle ne ferait que céder à un entraînement passager, on lui accorda la permission qu'elle demandait.

Elle choisit comme lieu de retraite le couvent même où, dans un élan généreux de dévouement et d'amour exalté, elle était venue suspendre comme une pieuse offrande, pour le salut de celui qu'elle aimait, cette longue chevelure, orgueil de sa jeu-

nesse, et parure suprême de sa beauté.

Toute la ville voulut assister à cette prise de voile à laquelle donnaient un caractère tout particulier les circonstances qui l'avaient amenée. L'évêque n'eut rien à couper sur cette tête déjà rasée, qui avait devancé l'œuvre des ciseaux sacrés, en retranchant d'elle-même, par une mutilation volontaire, les derniers liens qui pouvaient l'attacher encore à ce monde abandonné pour toujours.

Quand les portes du cloître se furent refermées sur elle, oubliant, ou, du moins, pardonnant tout, elle ne vécut plus que pour faire le bien, se livrant tout entière à la pratique des vertus qui consolent.

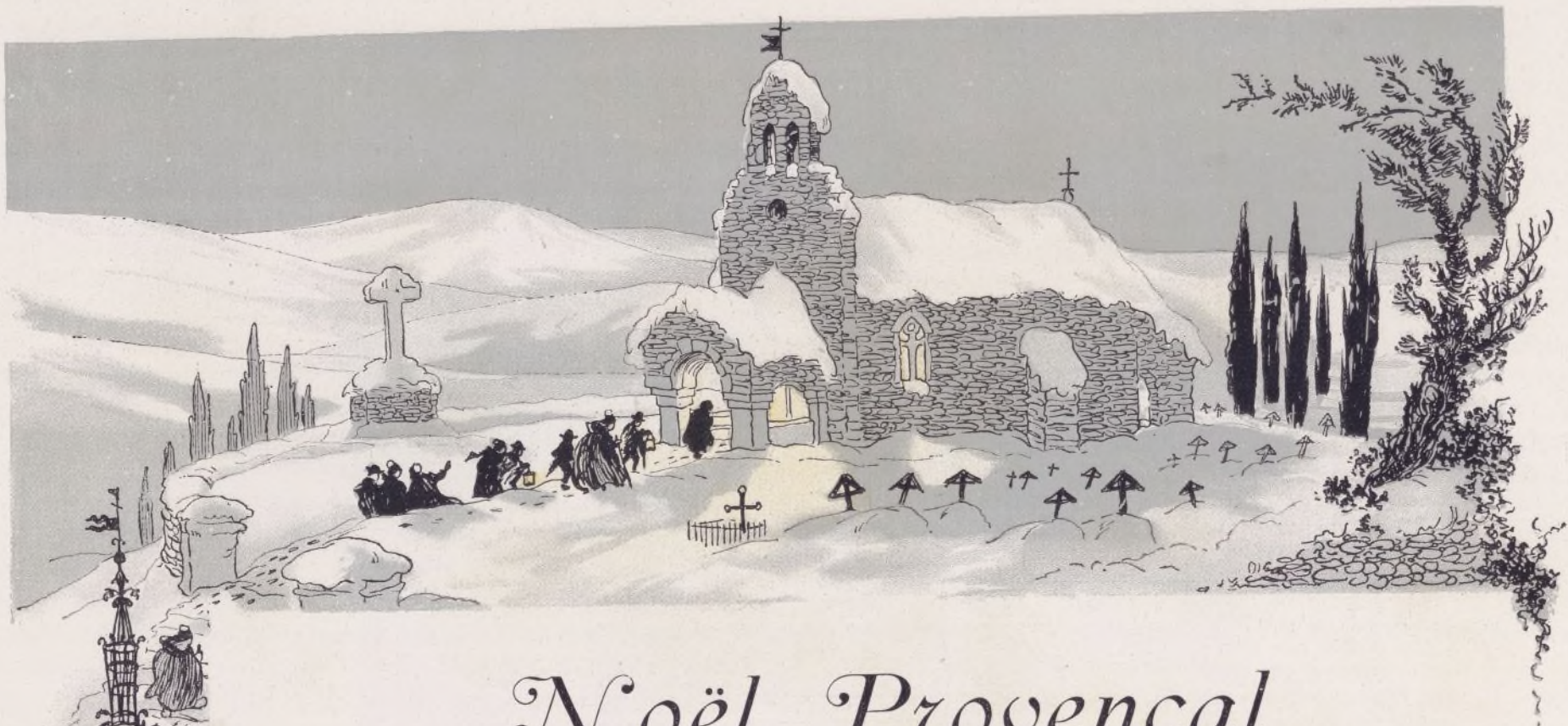
On assure que, parfois, elle vient s'agenouiller et prier dans la petite chapelle qui précède le patio du couvent, aux pieds de la statue de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. On dirait qu'elle y

est attirée par une force irrésistible. Si parfois elle est tentée de regretter les joies de la vie, auxquelles elle a volontairement renoncé, elle jette un regard à la tresse bleue, toujours suspendue au milieu des *ex-voto* de la reconnaissance et de la piété de celles que la Vierge sainte a guéries ou consolées, et, comprenant tout ce qu'il y a de fragile et de périssable dans les choses de ce monde, elle s'attache plus fermement à ce qui vient d'en haut, et aux œuvres divines de la charité, comme font toujours les belles âmes marquées pour le ciel, et dont la terre n'était pas digne.

LOUIS ÉNAULT.

(Illustrations de Cusachs y Cusachs.)





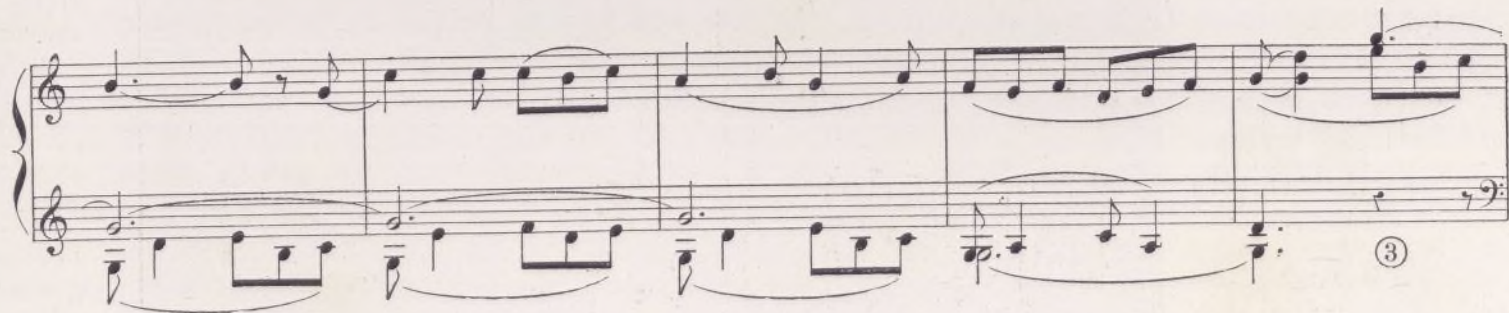
Noël Provençal

PAR EUGÈNE GIGOUT

Allegretto

① ④ Jouer au Récit
Fonds de 8 p. et Hautbois

ORGUE



La main gauche au Grand Orgue
Fonds de 8 p. (Récit accouplé)

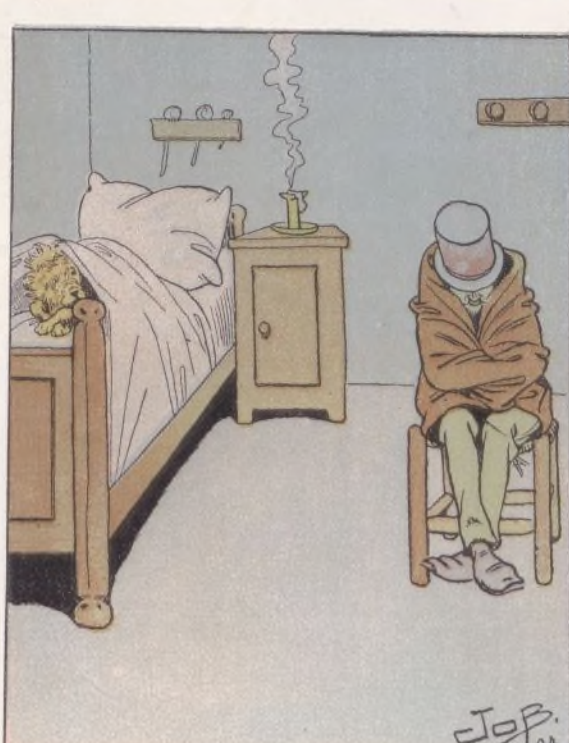
Ajouter des Fonds de 16, 8, 4 p
Jouer au Grand Orgue





INDÉLICATESSE

PAR JOB



Figaro illustré

1894

TABLES DES MATIÈRES

SOMMAIRES DES NUMÉROS

XLVI. — JANVIER

<i>Souhaits de nouvel an</i> , par E.-A. PIOT. . .	I
<i>La Vie artistique</i> : Revue des Expositions d'Art; Paul Gauguin; le Photo-Club; Nouveaux Dessins de David au Louvre; Bonaparte à l'Isola-Bella; Willette et l'Hôtel de Ville, par ARMAND DAYOT. . .	II
<i>Ave Maria</i> , souvenirs de Taïti, tableau de PAUL GAUGUIN. . .	III
<i>Les Livres</i> , par R. M. . .	III
<i>La Sorcière</i> , par GEORGES MONTIÈRE; illustrations en couleurs de LAURENT-DESROUSSEAUX. . .	I
<i>Dentelle de Bruges</i> , par GEORGES RODENBACH; illustrations en couleurs de HENRI CASSIERS. . .	5
<i>Pour le drapeau</i> , par G. LE FAURE; illustrations en couleurs de JEANNIOT. . .	9
<i>La mare enchantée</i> , par ANDRÉ LEMOYNE; illustration en couleurs de JEAN BRUNET. . .	16
<i>Chou</i> , par PAUL FOUCHER; illustrations de A. VIMAR. . .	17

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

En 1813, par F.-H. KAEMMERER.
Pavane champêtre, par LÉON GIRARDET.

COUVERTURE :

Première neige, par ADRIEN MOREAU.

XLVII. — FÉVRIER

<i>La Vie artistique</i> : Les Aquarellistes Français à la rue de Sèze; Les Aquarellistes Hollandais au boulevard des Capucines, par ARMAND DAYOT. . .	V
<i>Les Livres</i> , par T. G. . .	VIII
<i>La Grange aux Belles</i> , chronique du XVIII ^e siècle (première partie), par MAURICE MONTÉGUT; illustrations en couleurs de ADRIEN MOREAU. . .	21
<i>Le Chat d'argent</i> , par JACQUES FRÉHEL; illustrations en couleurs de T. DEYROLLES. . .	25
<i>Le Plaisir à Paris</i> (les Bals et le Carnaval), par GUSTAVE GEFFROY; illustrations en couleurs de TOULOUSE-LAUTREC. . .	29
<i>Le Carnet de voyage de Mademoiselle Madeleine</i> (Nice et Monaco), reproductions directes photographiques en couleurs. . .	33
<i>Un Attentat</i> , par WILLY; illustrations de DOES. . .	37

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

La Fleur préférée, par MAYNARD BROWN.
Indiscrètes, par DELACHAUX.

COUVERTURE :

Plaisirs d'hiver, par HARRY FINNEY.

XLVIII. — MARS

<i>L'Attente</i> , tableau de FRANÇOIS MILLET; poésie de ARMAND SILVESTRE. . .	IX
<i>La Vie artistique</i> : A propos de l'Exposition de 1900; Un musée idéal; L'exposition enfantine; Un nouveau tableau de Millet; <i>L'Attente</i> ; Le Saint-Martin del Greco, par ARMAND DAYOT. . .	X
<i>Saint-Martin</i> , tableau del Greco. . .	XI
<i>Les Livres</i> , par T. G. . .	XI
<i>Les Trois dévotions</i> , par MAURICE VAUCAIRE; illustrations en couleurs de LOURDEY. . .	41
<i>Salons du XVIII^e siècle</i> , par MARY SUMMER; reproductions d'œuvres de DERUCOURT, VIGER, COYPEL, LATOUR, TAUNAY. . .	44
<i>La Grange aux Belles</i> (deuxième partie), par MAURICE MONTÉGUT; illustrations en couleurs de ADRIEN MOREAU. . .	49
<i>Ranavalona III</i> , reine de Madagascar (les Rois chez eux), par FITZ MAURICE; reproductions directes. . .	57

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Sortie de la messe, par CHARLES DELORT (grande prime double format).

COUVERTURE :

Les Serpentina, par F.-H. KAEMMERER.

XLIX. — AVRIL

(NUMÉRO MILITAIRE)

<i>La Frontière</i> : Vues de Toul, Belfort, Briançon et Nice; portraits des généraux Jamont, Voisin et de Vaulgrenant, commandant les VI ^e , XIV ^e et XV ^e corps, par ***. . .	XIII
<i>L'Aquarelle militaire</i> , par ARMAND DAYOT. . .	XV
<i>La Bataille d'Austerlitz</i> , d'après une aquarelle du général LEJEUNE; <i>Augereau au château de Cosseria</i> , d'après une aquarelle de BAGETTI. . .	XV
<i>Le fantassin français</i> : L'entraînement en manœuvres, par GYM; illustrations photographiques instantanées en couleurs. . .	61
<i>Le fantassin français</i> : L'entraînement à la caserne, par GYM; illustrations photographiques instantanées. . .	65
<i>Nos Alpains</i> , par JEAN VÉZY; illustrations en couleurs de P. COMBA. . .	69
<i>Les Trophées de la France</i> , par GERMAIN BAPTISTE; reproductions d'estampes et de tableaux anciens de COCHIN, MONNET, GROS, etc. . .	73
<i>La Bataille d'Arcore</i> , extrait des souvenirs inédits de ANDRÉ ESTIENNE; illustrations en couleurs de CHARTIER. . .	77

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Une Partie de piquet, par E. BOUTIGNY.
Trop novice, par PAUL JAZET.

COUVERTURE :

Sentinelle double, par AIMÉ MOROT.

L. — MAI

<i>Dans les Lilas</i> , tableau de A. AUBLET. . .	XVII
<i>La Vie artistique</i> : L'Exposition de Marie-Antoinette et son temps; l'Exposition des œuvres de Steinlen; A travers les deux Salons, par ARMAND DAYOT. . .	XVIII
<i>Au Musée de Versailles</i> , par A. D.; Portraits de Madame Victoire et de Madame Marie-Adélaïde, filles de Louis XV, par NATTIER. . .	XIX
<i>Les Livres</i> , par T. G. . .	XIX
<i>Grande Question, Petit roman</i> , par JULES SIMON, de l'Académie française; illustrations en couleurs de G. RÉCIPON. . .	81
<i>Un peintre de figures au XVIII^e siècle</i> , J.-E. LIOTARD, par ARMAND DAYOT; illustrations en sanguine de LIOTARD. . .	85
<i>Etude de Slave</i> , par EDOUARD ROD; illustrations en couleurs de G. AMIGUES. . .	89
<i>Tendres pensées</i> , poésie, par JÉRÔME DOUCET; illustrations en couleurs de A.-W. HEAD. . .	96
<i>L'Aventure de Casimir</i> , par CH. DE COYNARD; illustrations de E. COTTIN. . .	97

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Le Dernier tournant, par PIERRE GAVARNI.
L'Arrivée du favori, par G. WERTHEIMER.

COUVERTURE :

Fleurs de mai, par Madame MADELEINE LEMAIRE.

LI. — JUIN

(NUMÉRO DES THÉÂTRES)

<i>La Vie artistique</i> : Carpeaux, l'Exposition de ses œuvres à l'Ecole des Beaux-Arts; l'Exposition des dessins et gravures de Paul Renouard au Théâtre d'Application; une exposition d'Alfred Stevens; chez J.-G. Raffaelli; l'Art aux magasins du Louvre; deux livres d'art, par ARMAND DAYOT. . .	XXII
<i>Une répétition à la Comédie-Française</i> : M. Jules Claretie, Rostan; MM. Laugier, Leloir, Mademoiselle Reichenberg dans les <i>Romanesques</i> ; Mademoiselle Moreno, dans le <i>Voile</i> (photographies directes), par L. M. . .	XXI
<i>Les Livres</i> , par T. G. . .	XXIII
<i>La Femme de théâtre</i> , par LÉO CLARETIE: Portraits de MM. Porel, Sardou, de Mesdames Réjane, Sarah Bernhardt, Cerny, Marguerite Ugalde, Auguez, Harding, Simon Girard (photographies directes en couleurs). . .	101
<i>Gavarni au théâtre</i> , par PAUL PERRET; illustrations en couleurs d'après les aquarelles de GAVARNI. . .	108
<i>Les Humbles du théâtre</i> , par TANCRÈDE MARTEL; illustrations de JEAN VEBER. . .	113
<i>Le Vieux théâtre</i> , par HENRI BOUCHOT; reproductions d'estampes du XVIII ^e siècle de ARNOULD, LEMOINE, TOUZÉ, WATTEAU. . .	117

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS

Cheveux d'or, par F.-H. KAEMMERER.
Le Tablier rose, par LÉON GIRARDET.

COUVERTURE :

Un Rappel en scène, par ALBERT LYNCH.

LII. — JUILLET

<i>Petit Chagrin</i> , tableau de MAKOWSKI . . .	xxv
<i>La Vie artistique</i> : L'Exposition d'Anvers, Gand, Bruges, par ARMAND DAYOT . . .	xxvi
<i>Un tableau de W. Turner</i> , par A. D. . . .	xxvii
<i>Les Livres</i> , par T. G.	xxvii
<i>Nuit de noces</i> , récit des temps révolutionnaires, par ERNEST DAUDET; illustrations en couleurs de F.-H. KAEMMERER . . .	121
<i>Les Temples de Nikko</i> , par R. DE MALHERBE; photographies directes	129
<i>Amour de Saison</i> , par VALBERT CHEVILLARD; illustrations en couleurs de M ^{lle} MAXIMILIENNE GUYON	133
<i>Monsieur X...</i> , banquier, par JULES MOINAUX; illustrations de E. COTTIN	137
<i>Ne forçons point notre talent</i> ! légende comique, par A. VIMAR	140

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Aveux, par A. ARTIGUE.
Le Remouleur, par C. BROCHART.

COUVERTURE :

Bohémienne, par G. COURTOIS.

LIII. — AOÛT

(NUMÉRO DE SPORTS NAUTIQUES)

<i>Le côtre « Diana »</i> , d'après une photographie prise en mer, par M. LUCIEN PIVER . . .	xxix
<i>La Vie artistique</i> : L'Art et la photographie; un nouveau tableau de Gros au musée du Louvre, par ARMAND DAYOT . . .	xxx
<i>Le Chalet d'Yvette Guilbert</i> , par T. G.; photographie directe	xxxix
<i>Les Livres</i> , par T. G.	xxxix
<i>L'Aviron en Seine et en Marne</i> , par PAUL FIELD; illustrations photographiques instantanées en couleurs	141
<i>Canotiers d'autrefois</i> , par TANCRÈDE MARTEL; illustrations de DAUMIER, GREVIN, LINDER, LEVY	145
<i>La Voile à Paris</i> , par F. MOUGEL; illustrations photographiques instantanées en couleurs	149
<i>La Voile en mer</i> (Arcachon — Pornic), par NAUTUS; illustrations photographiques instantanées en couleurs	153
<i>Les Trois mousquetaires de mer</i> , par PIERRE NÉRIS; illustrations de A. VIMAR	157

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Au but, par LUCIUS ROSSI.
Pêcheuses de crevettes, par P. BILLET.

COUVERTURE :

Une pleine eau en mer, par L. ROSSI.

LIV. — SEPTEMBRE

<i>La Cigale et la Fourmi</i> , tableau de H. BACON; poésie de ANDRÉ LEMOYNE . . .	xxxiii
<i>La Vie artistique</i> : Au pays des pagnons et des naufrageurs; la tombe de la Sirène; la légende du lis; Notre-Dame du Folgoat, par ARMAND DAYOT	xxxiv
<i>Une Collection de gardes de sabre japonais</i> , par L. M.; photographies directes . . .	xxxv
<i>Les Livres</i> , par T. G.	xxxv
<i>A la légère</i> , par JEANNE MAIRET; illustrations en couleurs de L. ROSSI	161
<i>Chez la somnambule</i> , dessins en couleurs de BAC	166
<i>Les Armistices à Sébastopol</i> , illustrations en couleurs et texte de A. QUESNAY DE BEAUREPAIRE	168
<i>Une Prison sous la Terreur</i> (Port-Libre), par C. d'ARJUZON; illustrations d'ISABEY, HUBERT ROBERT, QUENEDEY, ALIX, GARNERREY, COCHIN fils, MAROT, DELPECH . .	173

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Chiens et chats, par JOSEPH BAIL.
Abandonnée, par J.-C. BOQUET.

COUVERTURE :

Dans la montagne, par E. PINCHART.

LV. — OCTOBRE

(NUMÉRO DE LA CHASSE A TIR)

<i>Elevage de faisans au château de Ferrières</i> , reproduction directe	xxxvii
<i>La Vie artistique</i> : La Bretagne inconnue; la chasse dans l'Ouest; la chasse en mer et sur les rivages, par ARMAND DAYOT . .	xxxviii
<i>Auguste Cain</i> , sculpteur animalier, par A. D.; <i>portrait d'Auguste Cain</i> , par LUCIEN DOUCET; <i>Cerf couché</i> , par AUGUSTE CAIN, photographies directes . . .	xxxix
<i>Nos gravures</i> , par L. M.	xxxix
<i>La Chasse aux grouses</i> , par ONEGG; illustrations photographiques instantanées en couleurs	181
<i>Chasses à tir</i> , par CHARLES LALLEMAND; illustrations photographiques instantanées en couleurs	186
<i>Chasses souveraines</i> , par FRÉDÉRIC MASSON; illustrations de SCHWERTGEBURHT et de QUINAURD	189
<i>La femme qui chasse</i> , par HENRI BOUCHOT; illustrations de WATTEAU et GRENIER . .	191
<i>Le Vrai chien d'arrêt</i> , par A. DE SAINT-ALBIN; illustrations photographiques instantanées en couleurs	193
<i>Mémorable ouverture</i> , par EDMOND RENOIR; illustrations de LA FÈRE	197
<i>Double piste</i> , dessin par GASTON GÉLIBERT .	200

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Souvenirs de chasse, par JULES GÉLIBERT.
Une mauvaise affaire, par VAN DER MEULEN.

COUVERTURE :

Lunch de chasseurs, par MAXIME FAIVRE.

LVI. — NOVEMBRE

<i>Le Vaccin du Croup</i> , par GASTON CALMETTE (M. Pasteur, le Dr Roux et leurs collaborateurs; le Dr Nocard prenant le sang à un cheval; l'inoculation du sérum, photographies directes)	xli
<i>La vie artistique</i> : L'Exposition de la fleur; un concours d'enseignes; Peintres d'enseignes; une enseigne célèbre, par ARMAND DAYOT	xlii
<i>Les Livres</i> , par T. G.	xlii
<i>Le Portrait</i> , par GEORGES OHNET; illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH . .	201
<i>Don Carlos I^{er}, roi de Portugal</i> , par A.-L.-L. VINCENT (les Rois chez eux); reproductions photographiques directes . . .	209
<i>Le Collégien de Violette</i> , par CHARLES JOLIET; illustrations en couleurs de JULES GIRARDET	213
<i>L'Alliance Franco-Russe (1807) et les souvenirs populaires</i> , par FRÉDÉRIC MASSON; illustrations en couleurs d'après DEBUCOURT, le général LEJEUNE, etc.	217

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

En croupe, par CHARLES DELORT.
La Nouvelle servante, par GEORGES CAIN.

COUVERTURE :

Automne, par ADRIEN MOREAU.

LVII. — DÉCEMBRE

<i>Le Pape Jacinthe</i> , par VERNON LEE; illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH .	221
<i>Après</i> , par GUY DE MAUPASSANT; illustrations en couleurs de LAURENT-DESROUSSEAUX	226
<i>Un complot</i> , par PAUL PERRET; illustrations en couleurs de GEORGES CAIN	229
<i>Barcarolle</i> , par LOUIS DIÉMER; illustrations en couleurs de LOUIS MORIN	234
<i>La Tresse bleue</i> , par LOUIS ENAULT; illustrations en couleurs de CUSACHS v CUSACHS	236
<i>Noël Provençal</i> , par EUGÈNE GIGOUT; illustrations en couleurs de LOUIS MORIN . .	242
<i>Indélicatesse</i> , dessin en couleurs par JOB .	244

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS

FORMAT 84 X 64 :

Récit à la fiancée, par ADRIEN MOREAU.
Au pays des Rêves, par JEAN BÉRAUD.

COUVERTURE :

La fille du Bonhomme Noël, par LUCIUS ROSSI.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ARTICLES

(Les chiffres romains renvoient à la table des sommaires).

<i>A la légère</i>	LIV	<i>Collection de gardes de sabres japonais (Une)</i>	LIV	<i>Nuit de noces</i>	LII
<i>Alliance Franco-Russe (L') (1807)</i> . . .	LVI	<i>Collégien de Violette (Le)</i>	LVI	<i>Pape Jacinthe (Le)</i>	LVII
<i>Alpins (Nos)</i>	XLIX	<i>Complot (Un)</i>	LVII	<i>Peintre de figures au XVIII^e siècle (Liotard)</i> .	L
<i>Amour de Saison</i>	LII	<i>Dentelles de Bruges</i>	XLVI	<i>Plaisir à Paris (Le)</i> (les Bals et le Carnaval)	XLVII
<i>Après</i>	LVII	<i>Don Carlos I^{er}, roi de Portugal</i> (les Rois chez eux)	LVI	<i>Portrait (Le)</i>	LVI
<i>Aquarelle militaire (L')</i>	XLIX	<i>Double piste</i>	LV	<i>Pour le drapeau</i>	XLVI
<i>Aquarellistes français (Les)</i>	XLVII	<i>Etude de Slave</i>	L	<i>Prison sous la Terreur (Une)</i> , Port-Libre	LIV
<i>Aquarellistes hollandais (Les)</i>	XLVII	<i>Fantassin français (Le)</i>	XLIX	<i>Ranavalona III, reine de Madagascar</i> (les Rois chez eux)	XLVIII
<i>Armistices à Sébastopol (Les)</i>	LIV	<i>Femme de théâtre (La)</i>	LI	<i>Répétition à la Comédie-Française (Une)</i> .	LI
<i>Attentat (Un)</i>	XLVII	<i>Femme qui chasse (La)</i>	LV	<i>Salons du XVIII^e siècle</i>	XLVIII
<i>Attente (L')</i>	XLVIII	<i>Frontière (La)</i>	XLIX	<i>Sorcière (La)</i>	XLVI
<i>Aventure de Casimir (L')</i>	L	<i>Gavarni au théâtre</i>	LI	<i>Tableau de W. Turner (Un)</i>	LII
<i>Aviron en Seine et en Marne (L')</i> . . .	LIII	<i>Grande Question, Petit roman</i>	L	<i>Temples de Nikko (Les)</i>	LII
<i>Barcarolle</i>	LVII	<i>Grange-aux-Belles (La)</i>	XLVII	<i>Tendres pensées</i>	L
<i>Bataille d'Arcole (La)</i>	XLIX	<i>Humbles du théâtre (Les)</i>	LI	<i>Tresse bleue (La)</i>	LVII
<i>Cain (Auguste)</i>	LV	<i>Indélicatesse</i>	LVII	<i>Trois Dévotions (Les)</i>	XLVIII
<i>Canotiers d'autrefois</i>	LIII	<i>Livres (Les)</i>	XLVI, XLVII, XLVIII, XLIX, L, LI, LII, LIII, LIV, LVI	<i>Trois mousquetaires de mer (Les)</i> . . .	LIII
<i>Carnet de voyage de Mademoiselle Madeleine (Le)</i> (Nice et Monaco) . . .	XLVII	<i>Mare enchantée (La)</i>	LVI	<i>Trophées de la France (Les)</i>	XLIX
<i>Chalet d'Yvette (Le)</i>	LIII	<i>Mémorable ouverture</i>	LV	<i>Vie artistique (La)</i>	XLVI, XLVII, XLVIII, L, LI, LII, LIII, LIV, LV, LVI
<i>Chasse aux Grouses (La)</i>	LV	<i>M. X...</i> , banquier	LII	<i>Vieux théâtre (Le)</i>	LI
<i>Chasses à tir</i>	LV	<i>Musée de Versailles (Au)</i>	L	<i>Voile à Paris (La)</i>	LIII
<i>Chasses souveraines</i>	LV	<i>Ne forçons point notre talent</i>	LII	<i>Voile en mer (La)</i> (Arcachon—Pornic) .	LIII
<i>Chat d'argent (Le)</i>	XLVII	<i>Noël Provençal</i>	LVII	<i>Vrai chien d'arrêt (Le)</i>	LV
<i>Chez la somnambule</i>	LIV	<i>Nos Gravures</i>	LV		
<i>Chou</i>	LVI				
<i>Cigale et la Fourmi (La)</i>	LIV				

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

(Les chiffres romains renvoient à la table des sommaires).

A. D. <i>Auguste Cain</i>	LV	GEFFROY (Gustave). <i>Le Plaisir à Paris</i> (les Bals et le Carnaval)	XLVII	NÉRIS (P.). <i>Les Trois mousquetaires de</i> <i>mer</i>	LIII
— <i>Un tableau de W. Turner</i>	LII	GIGOUT (Eugène). <i>Noël Provençal</i>	LVII	OHNET (Georges). <i>Le Portrait</i>	LVI
— <i>Au Musée de Versailles</i>	L	GYM. <i>Le Fantassin français</i>	XLIX	ONEGG. <i>La Chasse aux grouses</i>	LV
ARJUZON (C. d'). <i>Une Prison sous la Ter-</i> <i>reur</i> (Port-Libre)	LIV	JOLIET (Charles). <i>Le Collégien de Vio-</i> <i>lette</i>	LVI	PERRET (Paul). <i>Gavarni au théâtre</i>	LI
BAPST (Germain). <i>Les Trophées de la</i> <i>France</i>	XLIX	LALLEMAND (Charles). <i>Chasses à tir</i>	LV	— <i>Un Complot</i>	LVII
BOUCHOT (Henri). <i>La Femme qui chasse</i> <i>Le Vieux théâtre</i>	LI	LEFAURE (G.). <i>Pour le drapeau</i>	XLVI	QUESNAY DE BEAUREPAIRE (A.). <i>Les Ar-</i> <i>mistices à Sébastopol</i>	LIV
CALMETTE (Gaston). <i>Le Vaccin du croup</i> CLARETIE (Léo). <i>La Femme de théâtre</i>	LVI	L. M. <i>Nos gravures</i>	LV	RENOIR (Edmond). <i>Mémorable ouverture</i> ROD (Edouard). <i>Etude de Slave</i>	LV
COYNART (C. de). <i>L'Aventure de Casimir</i> DAUDET (Ernest). <i>Nuit de nocces</i>	LI	— <i>Une Collection de gardes de sabre</i> <i>japonais</i>	LIV	RODENBACH (Georges). <i>Dentelle de Bruges</i> SAINT-ALBIN (A. de). <i>Le Vrai chien</i> <i>d'arrêt</i>	XLVI
DAYOT (Armand). <i>L'Aquarelle mili-</i> <i>taire</i>	LII	— <i>Une Répétition à la Comédie-Fran-</i> <i>çaise</i>	LI	SILVESTRE (Armand). <i>L'Attente</i>	LV
— <i>Un Peintre de figures</i> <i>au XVIII^e siècle</i> (J.-E. Liotard)	XLIX	LEMOYNE (André). <i>La Cigale et la Fourmi</i> — <i>La Mare enchantée</i>	LIV	SIMON (Jules). <i>Grande question, Petit</i> <i>roman</i>	XLVIII
— <i>La Vie artistique</i>	L	MAIRET (Jeanne). <i>A la légère</i>	XLVI	SUMMER (Mary). <i>Salons du XVIII^e siècle</i> T. G. <i>Le Chalet d'Yvette</i>	L
DIÉMER (Louis). <i>Barcarolle</i>	LII	MALHERBE (R. de). <i>Les Temples de Nikko</i> MARTEL (Tancrède). <i>Canotiers d'autrefois</i> — <i>Les Humbles du théâ-</i> <i>tre</i>	LIII	— <i>Les Livres</i>	XLVIII
DOUCET (Jérôme). <i>Tendres pensées</i>	LVI	MASSON (Frédéric). <i>L'Alliance Franco-</i> <i>Russe</i>	XLVI	VALBERT CHEVILLART. <i>Amour de saison</i> VAUCAIRE (Maurice). <i>Les Trois dévotions</i> VERNON LEE. <i>Le Pape Jacinthe</i>	LVI
ENALUT (Louis). <i>La Tresse bleue</i>	LVI	— <i>Chasses souveraines</i>	LV	VÉZY (Jean). <i>Nos Alpains</i>	XLIX
ESTIENNE (André). <i>La Bataille d'Arcole</i> FIELD (Paul). <i>L'Aviron en Seine et en</i> <i>Marne</i>	XLIX	MAUPASSANT (Guy de). <i>Après</i>	LVI	VINCENT (A.-L.-L.). <i>Don Carlos I^{er}, roi</i> <i>de Portugal</i> (Les Rois chez eux)	XLIX
FITZ-MAURICE (A.). <i>Ranavalona III, reine</i> <i>de Madagascar</i> (Les Rois chez eux)	LIII	MOINAUX (Jules). <i>M. X... banquier</i>	LVI	WILLY. <i>Un Attentat</i>	LVI
FOUCHER (Paul). <i>Chou</i>	XLVIII	MONTÉGUT (Maurice). <i>La Grange aux</i> <i>Belles</i>	LII	***. <i>Le Carnet de voyage de Mademoi-</i> <i>selle Madeleine</i> (Nice et Monaco)	XLVII
FRÉHEL (Jacques). <i>Le Chat d'argent</i>	XLVI	MONTIÈRE (Georges). <i>La Sorcière</i>	XLVII	***. <i>La Frontière</i>	XLVII
	XLVII	MOUGEL (F.). <i>La Voile à Paris</i>	XLVI		
		NAUTUS. <i>La Voile en mer</i> (Arcachon — Pornic)	LIII		

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ARTISTES

(Les chiffres romains renvoient à la table des sommaires).

ALIX. <i>Une prison sous la Terreur</i>	LIV	DOUCET (Lucien). <i>Auguste Cain, sculp-</i> <i>teur animalier</i>	LV	LEMAIRE (M ^{me} Madeleine). <i>Fleurs de mai</i> (Couverture)	L
AMIGUES (Georges). <i>Etude de Slave</i>	L	FAIVRE (Maxime). <i>Lunch de chasseurs</i> (Couverture)	LV	LEMOINE. <i>Le vieux théâtre</i>	LI
ARNOULD. <i>Le vieux théâtre</i>	LI	FINNEY (Harry). <i>Plaisirs d'hiver</i> (Cou-	XLVII	LÉVY (J.). <i>Canotiers d'autrefois</i>	LIII
ARTIGUES (A.). <i>Aveux</i> (Hors texte)	LII	verture)	XLVII	LINDER. <i>Canotiers d'autrefois</i>	LIII
AUBLET (Albert). <i>Dans les lilas</i>	L	GARNERIE. <i>Une prison sous la Terreur</i>	LIV	LIOTARD (J.-E.). <i>Un peintre de figures au</i> <i>XVIII^e siècle</i>	L
BAC. <i>Chez la somnambule</i>	LIV	GAUGUIN (Paul). <i>Ave Maria</i>	XLVI	LOURDEY. <i>Les trois dévotions</i>	XLVIII
BACON (Henri). <i>La Cigale et la Fourmi</i> BAGETTI. <i>L'aquarelle militaire</i>	XLIX	GAVARNI. <i>Gavarni au théâtre</i>	LI	LYNCH (Albert). <i>Le Pape Jacinthe</i>	LVII
BAIL (Joseph). <i>Chiens et chats</i> (Hors texte)	LIV	GAVARNI (Pierre). <i>Le dernier tournant</i> (Hors texte)	L	— <i>Le portrait</i>	LVI
BÉRAUD (Jean). <i>Au pays des rêves</i> (Hors texte)	LVII	GÉLIBERT (Gaston). <i>Double piste</i>	LV	— <i>Un rappel en scène</i> (Cou-	LI
BILLET (P.). <i>Pêcheuses de crevettes</i> (Hors texte)	LIII	GÉLIBERT (Jules). <i>Souvenir de chasse</i> (Hors texte)	LV	MAKOWSKI. <i>Petit chagrin</i>	LII
BOQUET (J.-C.). <i>Abandonnée</i> (Hors texte) BOSBOOM. <i>Les aquarellistes hollandais</i>	LIV	GILBERT (V.). <i>Les aquarellistes français</i> GIRARDET (Jules). <i>Le collégien de Violette</i> GIRARDET (Léon). <i>Pavane champêtre</i> (Hors texte)	XLVII	MARIS (W.). <i>Les aquarellistes hollandais</i> MAROT (L.). <i>Une prison sous la Terreur</i> MAUVE. <i>Les aquarellistes hollandais</i>	XLVII
BOUTIGNY (E.). <i>Une partie de piquet</i> (Hors texte)	XLIX	— <i>Le tablier rose</i> (Hors texte)	LI	MESDAG (W.). <i>Les aquarellistes hollandais</i> MILLET (J.-F.). <i>L'attente</i>	XLVII
BROCHARD (C.). <i>Le Remouleur</i> (Hors texte)	LII	GRECO (El). <i>Saint-Martin</i>	XLVIII	MONNET. <i>Les trophées de la France</i>	XLIX
BROWN (Maynard). <i>La fleur préférée</i> (Hors texte)	XLVII	GRENIER. <i>La femme qui chasse</i>	LV	MOREAU (Adrien). <i>Automne</i> (Couverture) — <i>La Grange aux Belles</i>	LVI
BRUNET (Jean). <i>La mare enchantée</i>	XLVI	GRÉVIN (J.). <i>Canotiers d'autrefois</i>	LIII	— <i>Première neige</i> (Cou-	XLVIII
CAIN (Auguste). <i>Auguste Cain, sculpteur</i> <i>animalier</i>	LV	GROS (Baron). <i>Les trophées de la France</i> GUYON (M ^{lle} Maximilienne). <i>Amour de</i> <i>saison</i>	XLIX	— <i>Récit à la fiancée</i> (Hors texte)	XLVI
CAIN (Georges). <i>La nouvelle servante</i> (Hors texte)	LVI	HEAD (Arthur W.). <i>Tendres pensées</i>	LII	MORIN (Louis). <i>Barcarolle</i>	LVII
— <i>Un complot</i>	LVI	HUBERT-ROBERT. <i>Une prison sous la</i> <i>Terreur</i>	L	— <i>Noël Provençal</i>	LVII
CASSIERS (Henry). <i>Dentelle de Bruges</i>	LVI	INCONNU. <i>L'Alliance Franco-Russe</i>	LIV	MOROT (Aimé). <i>Sentinelle double</i> (Cou-	XLIX
CHARTIER. <i>La bataille d'Arcole</i>	XLIX	— <i>Canotiers d'autrefois</i>	LVI	NATTIER. <i>Au Musée de Versailles</i>	L
CLAIRIN (Georges). <i>Les aquarellistes fran-</i> <i>çais</i>	XLVII	— <i>Les trophées de la France</i>	LIII	NEUHUYS. <i>Les aquarellistes hollandais</i>	XLVII
COCHIN. <i>Les trophées de la France</i>	XLIX	ISABEY. <i>Une prison sous la Terreur</i>	XLIX	PINCHARD (Emile). <i>Dans la montagne</i> (Couverture)	LIV
COCHIN (fils). <i>Une prison sous la Terreur</i> COMBA (P.). <i>Nos Alpains</i>	LIV	ISRAËLS. <i>Les aquarellistes hollandais</i>	LIV	PIOT (E.-A.). <i>Souhaits de nouvel an</i>	XLVI
COTTE (Eugène). <i>L'aventure de Casimir</i> — <i>M. X... banquier</i>	XLIX	JAZET (Paul). <i>Trop novice</i> (Hors texte) JEANNIOT. <i>Pour le drapeau</i>	L	QUENEDEY. <i>Une prison sous la Ter-</i> <i>reur</i>	L
COURTOIS (Gustave). <i>Bohémienne</i> (Cou-	LII	JOB. <i>Indélicatesse</i>	XLVI	QUESNAY DE BEAUREPAIRE (A.). <i>Les ar-</i> <i>mistices à Sébastopol</i>	LIV
COYPEL. <i>Salons du XVIII^e siècle</i>	LVI	KAEMMERER (F.-H.). <i>En 1813</i> (Hors texte) — <i>Cheveux d'or</i> (Hors texte)	LII	QUINAUD. <i>Chasses souveraines</i>	LV
CUSACHS Y CUSACHS. <i>La tresse bleue</i>	LII	— <i>Nuit de Nocces</i>	LVI	RÉCIPON (G.). <i>Grande question, petit ro-</i> <i>man</i>	L
DAUMIER (H.). <i>Canotiers d'autrefois</i>	LII	— <i>Les Serpentins</i> (Cou-	XLVIII	REPRODUCTIONS DIRECTES. <i>L'aviron en</i> <i>Seine et en Marne</i>	XLVIII
DEBUCOURT. <i>Salons du XVIII^e siècle</i>	XLVIII	LA FÈRE. <i>Mémorable ouverture</i>	L	— <i>Le carnet de Mademoiselle</i> <i>Madeleine</i>	L
— <i>L'alliance Franco-Russe</i>	XLVIII	LA TOUR (De). <i>Salons du XVIII^e siècle</i>	XLVI	— <i>La chasse aux grouses</i>	XLVII
DELACHAUX. <i>Indiscrètes</i> (Hors texte)	LVI	LAURENT-DESROUSSEAUX. <i>Après</i>	LV	— <i>Chasses à tir</i>	LV
DELORT (Ch.). <i>Sortie de la messe</i> (Hors texte)	XLVII	— <i>La Sorcière</i>	LV	— <i>Une collection de gardes de</i> <i>sabre japonais</i>	LV
— <i>En croupe</i> (Hors texte)	XLVIII	LEJEUNE (Général). <i>L'aquarelle militaire</i> — <i>L'alliance Franco-</i> <i>Russe</i>	LIV	— <i>Le cône « Diana »</i>	LIV
DELPECH. <i>Une prison sous la Terreur</i>	LII	LELOIR (Maurice). <i>Voyage de nocces</i>	LII	— <i>Don Carlos I^{er}, roi de Por-</i> <i>tugal</i> (Les Rois chez eux)	LIII
DETAÏLE (Edouard). <i>Les aquarellistes</i> <i>français</i>	LIV	LEMAIRE (M ^{me} Madeleine). <i>Les aquarellis-</i> <i>tes français</i>	XLVIII		LVI
DEVROLLES (T.-L.). <i>Le chat d'argent</i>	XLVII				
DOES. <i>Un attentat</i>	XLVII				

REPRODUCTIONS DIRECTES. *Élevage de faisans au château de Ferrières*

— <i>Le fantassin français</i>	XLIX
— <i>La femme de théâtre</i>	LI
— <i>Ranavalona III, reine de Madagascar (Les Rois chez eux)</i>	XLVIII
— <i>Une répétition à la Comédie-Française</i>	LI
— <i>Les Temples de Nikko</i>	LII
— <i>Le Vaccin du croup</i>	LVI
— <i>La voile à Paris</i>	LIII
— <i>La voile en mer (Arcachon — Pornic)</i>	LIII
— <i>Le vrai chien d'arrêt</i>	LIV

REPRODUCTIONS DIRECTES. *Vues de Toul, Belfort, Briançon et Nice, et portraits des généraux commandant les corps de la frontière*

Rossi (Lucius). <i>A la légère</i>	LIV
— <i>Au but (Hors texte)</i>	LIII
— <i>La fille du Bonhomme Noël (Couverture)</i>	LVII
— <i>Une pleine eau en mer (Couverture)</i>	LIII
SCHWERTGEBURHT. <i>Chasses souveraines</i>	LIV
TAUNAY. <i>Salons du XVIII^e siècle</i>	XLVIII
TOULOUSE-LAUTREC (H.). <i>Le plaisir à Paris (Les Bals publics et le Carnaval)</i>	XLVII

TOUZÉ. <i>Le vieux théâtre</i>	LI
TURNER. <i>Un tableau de W. Turner</i>	LII
VAN DER MEULEN. <i>Une mauvaise affaire (Hors texte)</i>	LIV
VAN VROLIK. <i>Les aquarellistes hollandais</i>	XLVII
VEBER (Jean). <i>Les humbles du théâtre</i>	LI
VIGER. <i>Salons du XVIII^e siècle</i>	XLVIII
VIMAR (Auguste). <i>Chou</i>	XLVI
— <i>Ne forçons point notre talent</i>	LII
— <i>Les trois mousquetaires de mer</i>	LIII
WATTEAU. <i>La femme qui chasse</i>	LIV
— <i>Le vieux théâtre</i>	LI
WERTHEIMER (G.). <i>L'arrivée du favori (Hors texte)</i>	I

TABLE DES FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS

AVEC L'INDICATION DE PLACEMENT POUR LE RELIEUR.

XLVI. — JANVIER	L. — MAI	LIV. — SEPTEMBRE
<i>En 1813</i> , par F.-H. KAEMMERER, en regard de la page	<i>Le dernier tournant</i> , par PIERRE GAVARNI, en regard de la page	<i>Chiens et chats</i> , par JOSEPH BAIL, en regard de la page
<i>Pavane champêtre</i> , par LÉON GIRARDET, en regard de la page	<i>L'arrivée du favori</i> , par G. WERTHEIMER, en regard de la page	<i>Abandonnée</i> , par BOQUET, en regard de la page
XLVII. — FÉVRIER	LI. — JUIN	LIV. — OCTOBRE
<i>La fleur préférée</i> , par MAYNARD BROWN, en regard de la page	<i>Cheveux d'or</i> , par F.-H. KAEMMERER, en regard de la page	<i>Souvenirs de chasse</i> , par JULES GÉLIBERT, en regard de la page
<i>Indiscrètes</i> , par DELACHAUX, en regard de la page	<i>Le tablier rose</i> , par LÉON GIRARDET, en regard de la page	<i>Une mauvaise affaire</i> , par VAN DER MEULEN, en regard de la page
XLVIII. — MARS	LII. — JUILLET	LVI. — NOVEMBRE
<i>Sortie de la messe</i> , par CH. DELORT (double prime), entre les pages	<i>Aveux</i> , par A. ARTIGUES, en regard de la page	<i>En croupe</i> , par CHARLES DELORT, en regard de la page
(Cette prime doit être pliée et montée sur onglet.)	<i>Le Remouleur</i> , par C. BROCHARD, en regard de la page	<i>La nouvelle servante</i> , par GEORGES CAIN, en regard de la page
XLIX. — AVRIL	LIII. — AOUT	LVII. — DÉCEMBRE
<i>Une partie de piquet</i> , par E. BOUTIGNY, en regard de la page	<i>Au but</i> , par LUCIUS ROSSI, en regard de la page	<i>Récit à la fiancée</i> , par ADRIEN MOREAU. <i>Au pays des rêves</i> , par JEAN BÉRAUD.
<i>Trop novice</i> , par PAUL JAZET, en regard de la page	<i>Pêcheuses de crevettes</i> , par PIERRE BILLET, en regard de la page	

TABLE DES COUVERTURES EN COULEURS

XLVI. — JANVIER. — <i>Première neige</i> , par ADRIEN MOREAU.	L. — MAI. — <i>Fleurs de mai</i> , par Madame MADELEINE LEMAIRE.	LIV. — SEPTEMBRE. — <i>Dans la montagne</i> , par EMILE PINCHARD.
XLVII. — FÉVRIER. — <i>Plaisirs d'hiver</i> , par HARRY FINNEY.	LI. — JUIN. — <i>Un rappel en scène</i> , par ALBERT LYNCH.	LV. — OCTOBRE. — <i>Lunch de chasseurs</i> , par MAXIME FAIVRE.
XLVIII. — MARS. — <i>Les serpentins</i> , par F.-H. KAEMMERER.	LII. — JUILLET. — <i>Bohémienne</i> , par GUSTAVE COURTOIS.	LVI. — NOVEMBRE. — <i>Automne</i> , par ADRIEN MOREAU.
XLIX. — AVRIL. — <i>Sentinelle double</i> , par AIMÉ MOROT.	LIII. — AOUT. — <i>Une pleine eau en mer</i> , par LUCIUS ROSSI.	LVII. — DÉCEMBRE. — <i>La fille du Bonhomme Noël</i> , par LUCIUS ROSSI.

PORTRAITS

Alexandre I ^{er}	LVI	Moreno (M ^{lle}) (Comédie-Française)	LI	tuis — Le Maréchal de Richelieu	
Amélie, reine de Portugal	LVI	Napoléon I ^{er}	LVI	— Malesherbes — Turgot — Di-	
Arjuzon (M. et M ^{me} C. d')	LIV	Nocard	LVI	derot — Quesnay — L'abbé Bar-	
Auguez (M ^{lle})	LI	Pasteur et ses collaborateurs	LVI	thélemy — Le Comte de Caylus —	
Berry (Duc de)	LIII	Peleran et sa femme	L	Danville — Soufflot — Bouchar-	
Boufflers (La Marquise de)	XLVIII	Popelinière (De la)	XLVIII	don — Saint-Lambert — Dargen-	
Cain (Auguste)	LIV	Porel	LI	tal — Le buste de Voltaire — Le	
Cerny (M ^{lle})	LI	Ranavalona III	XLVIII	Duc de Choiseul — Le Président	
Claretie (Jules)	LI	Rainilaiarivony	XLVIII	Henault — Rameau — J.-J. Rous-	
Déjazet	LI	Reichenberg (M ^{lle}) (Comédie-Française)	LI	seau — Raynal — La Condamine	
Delille (l'Abbé)	XLVIII	Rejane (M ^{me})	LI	Thomas — Vien — Marmontel —	
Don Carlos I ^{er} , roi de Portugal	LVI	Rostang (Eugène)	LI	Marivaux — Gresset — Vaucanson	
Duthé (M ^{lle})	LI	Roux (Dr)	LVI	— Pigalle — Bernard de Jussieu —	
Georges (M ^{lle})	LI	Salon de Madame Geoffrin (1755)		Daubenton — L'abbé de Condillac	
Graffigny (M ^{me} de)	XLVIII	— <i>Buffon — Mademoiselle de Lespinasse</i>		— Madame de Graffigny — Reau-	
Harding (M ^{lle})	LI	— <i>Mademoiselle Clairon — Le</i>		mur — Madame du Boccage	XLVIII
Hérouville (M ^{me} d')	XLVIII	Kain Dalember — Carle Vanloo		Sarah Bernhardt (M ^{me})	LI
Hue de Miromesnil	XLVIII	— Helvetius — Duclos — Pirou —		Sardou (Victorien)	LI
Jamont (Général)	XLIX	Crébillon — L'abbé de Bernis — Le		Saint-Priest (De)	LIV
Karr (Alphonse)	LIII	Duc de Nivernois — La Duchesse		Simon-Girard (M ^{me})	LI
Laugier (Comédie-Française)	LI	d'Anville — Le Prince de Conti —		Sombreuil (M ^{lle} de)	LIV
Leloir (Comédie-Française)	LI	Madame Geoffrin — Fontenelle —		Ugalde (M ^{lle} Marguerite)	LI
Liotard (J.-E.)	L	Joseph Vernet — La Comtesse		Vaulgrenant (Général de)	XLIX
Luis Felipe, infant de Portugal	LVI	d'Houdetot — Le Président de		Vermanton (M ^{me} de)	LIII
Malesherbes	LIV	Montesquieu — Claireau — Da-		Victoire (M ^{me})	L
Marie-Adélaïde (M ^{me})	L	guesseau — Mayran — Mauper-		Voisin (Général)	XLIX

Asnières. — Imp. Boussod, Valadon et Cie.

LES GRANDES MARQUES

La Carrosserie Industrielle

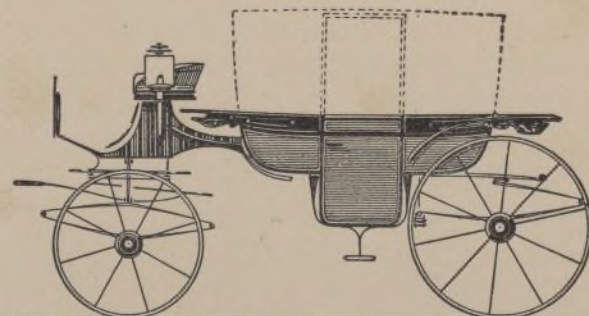
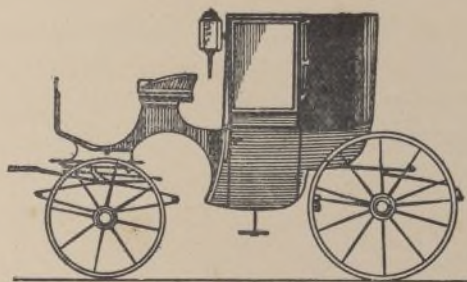
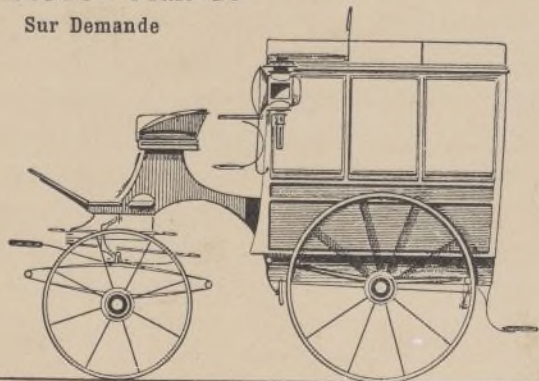
LES PLUS VASTES MAGASINS DE VOITURES
CONTENANT 300 VOITURES NEUVES MODERNES DES TYPES LES PLUS VARIÉS

228, FAUBOURG SAINT-MARTIN, PARIS

CATALOGUE FRANCO
Sur Demande

EXPOSITION 1889
Médaille d'Or

TÉLÉPHONE



TÉLÉPHONE

Usines modèles à Reuilly et à Courbevoie : 1200 ouvriers.

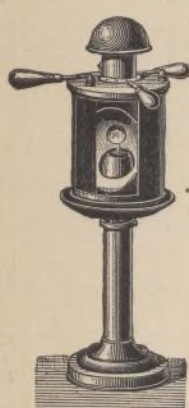
Voitures neuves ou remises à neuf, livrées annuellement : 7500.

Toutes les pièces servant à construire les différents modèles de Voitures de La Carrosserie Industrielle étant fabriquées dans ses Usines les voitures sont vendues avec toutes les garanties désirables.

HENRY
A LA PENSÉE
5, Faubourg Saint-Honoré
PARIS

ÉTRENNES de BON GOUT
Cadeaux de Mariage

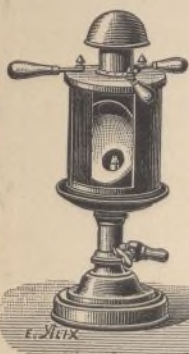
Demandez
L'ALBUM ILLUSTRÉ
ENVOYÉ FRANCO



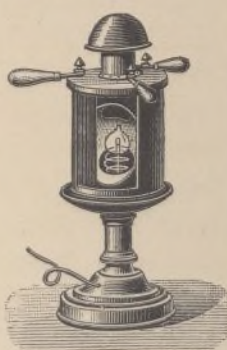
NOUVELLE
Lampe Tournante
POUR LABORATOIRE DE PHOTOGRAPHIE ET AMATEURS

Cette nouvelle lampe a l'avantage de permettre de disposer d'un verre blanc pour impressionner les positifs, d'un verre rouge pour le développement et d'un verre jaune pour se rendre compte de la marche de l'opération, et peut recevoir tout genre d'éclairage (bougie, gaz, électricité). Les verres rouges et jaunes mais de cette lampe donnent une lumière uniforme sur la cuvette à développement.

MODÈLE en CUIVRE NICKELÉ
BREVETÉ EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER



Se trouve dans
toutes les bonnes
Maisons
de Fournitures
Photographiques
en
FRANCE
SUISSE
BELGIQUE



VIN TONIQUE L. REYNAL

Au QUINQUINA, CACAO et KOLA frais.
Conseillé aux Convalescents et contre l'Anémie, la Débilité,
les Affections cardiaques.
HYGIÉNIQUE ET RECONSTITUANT
La bouteille, 3 fr. — Franco province par 3 bouteilles contre mandat-poste.

Traitement des MIGRAINES, NÉURALGIES, DOULEURS par la solution titrée
D'ANTIPYRINE REYNAL
Le flacon, 2 fr. 50. — Franco province par 5 flacons contre mandat-poste.
MAISON L. REYNAL, PHARMACIEN, 42, BOULEVARD DU TEMPLE, PARIS

J'ai conservé toutes mes Dents
avec le Dentifrice Friederich!

ELIXIR, POUDRE et PÂTE
Dentifrice du Dentiste Friederich
ARNHEM (Hollande).
FOURNISSEUR DE LA COUR
MÉDAILLES À L'EXPOSITION DE PARIS 1889
BRUXELLES, ANVERS, AMSTERDAM, KIMBERLEY.

Indispensable pour Conserver les Dents
En Vente chez tous les Parfumeurs et Pharmaciens.
Dépôt de Gros à PARIS, chez :
M. FR. MERLINO
46, Faubourg Poissonnière.



NOUVELLE
ÉPINGLE À CHEVEUX
LA PERLÉE
BREVETÉE S.G.D.G.

Retient
les cheveux
et ne glisse
jamais

NE PEUT
PIQUER LA TÊTE

Ne coûte pas plus cher que les autres épingles
En Vente dans toutes les Maisons de Coiffure, Parfumerie et Mercerie.

DUPONT, 10, rue Hautefeuille.
(PRÈS DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE)

PARIS
LITS
FAUTEUILS
Voitures
APPAREILS
Mécaniques
POUR
MALADES ET BLESSÉS



Envoi FRANCO du CATALOGUE sur demande

EN VENTE PARTOUT
L'OLYMPIENNE
Nouvel éclairage breveté s.g.d.g.
L'OLYMPIENNE
Lumière idéale
L'OLYMPIENNE
répand une odeur agréable
L'OLYMPIENNE
est supérieure à tous les pétroles

VELOUTINE
Poudre de Riz spéciale préparée au bismuth
HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE
Seule récompensée à l'Exposition Universelle de 1889

CH. FAY
Parfumeur, 9, rue de la Paix, Paris
ET CHEZ TOUTS LES COIFFEURS ET PARFUMEURS

Se méfier des imitations et contrefaçons. — Jugement du 8 mai 1875

ŒUVRE DE SAINT PHILIPPE DE NÉRI
(Orphelinat de Saint-Maurice)

DISTILLERIE DE LA

Liqueur « Orpheline »

47, GRANDE RUE, SAINT-MAURICE (SEINE)

L'Œuvre de Saint Philippe de Néri est fondée dans le but de recueillir des orphelins, leur donner une éducation catholique et morale, et en faire de bons citoyens dans les arts et métiers.



La supériorité des produits de l'Orphelinat de Saint-Maurice est due au choix scrupuleux des matières premières et aux soins spéciaux apportés dans la fabrication.



L'Orphelinat de Saint-Maurice s'occupe spécialement de la LIQUEUR ORPHELINE, L'EAU DE MENTHE, L'EAU DE COLOGNE, L'ALCOOL DE MENTHE, AMER MILLON, etc., etc.

ENVOI D'ÉCHANTILLON EN FRANCE ET ÉTRANGER CONTRE 0.60 DE TIMBRES-POSTE

ÉTRENNES MUSICALES

Instruments de musique Anciens & Modernes

GRAND CHOIX DE

Pianos, Guitares, Mandolines, Harpes
Cithares, Violons
Violoncelles, Clarinettes, Flûtes
INSTRUMENTS RICHEMENT ORNÉS NACRE, IVOIRE & ÉCAILLE
Panoplies décoratives

BELLES OCCASIONS | PRIX MODÉRÉS
Union Musicale, 11, rue de la Pépinière, Paris



FABRIQUE
d'Éventails
S. LÉVY
41, Avenue de l'Opéra

EVENTAILS ARTISTIQUES POUR CORBEILLES DE MARIAGE
Éventails haute fantaisie en tout genre
ENVOI DE CHOIX EN PROVINCE

TRAINS DE LUXE
(En hiver) Nice-Express — Calais-Rome-Express.
(En hiver) Méditerranée-Express.
Péninsulaire-Express

CIE INTLE DES



WAGONS-LITS

TRAINS DE LUXE
Club-Train — Orient-Express
Sud-Express.
(En été) Suisse-Express — Pyrénées-Express.

Billets de Chemins de fer et de Bateaux.

Ayuntamiento de Madrid
3, PLACE DE L'OPÉRA, PARIS

Enregistrement des bagages, etc., etc.

CÉRAMIQUE — VERRERIE — CRISTALLERIE
Faïences et Porcelaines anglaises et françaises

GRAND DÉPOT

E. BOURGEOIS

Paris — 21 & 23, rue Drouot — Paris

EXPOSITION PERMANENTE

DES

PRODUITS ARTISTIQUES DE LA MANUFACTURE HAVILAND (DE LIMOGES)

Ornementation : bases décoratives, panneaux, mosaïques

800 MODÈLES DE SERVICES DE TABLE, DEPUIS 35 FRANCS

Magnifique Catalogue-Album de la Céramique et de la Cristallerie

DESSINS EN COULEURS, PRIX MARQUÉS

Prix de l'Album : 10 francs, remboursés à la première commande dépassant 100 francs.

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ORDINAIRE

CRAB-APPLE BLOSSOM'S

Fleur de Pommier sauvage

VENTE ANNUELLE : 500,000 FLAONS

NOUVEAU PARFUM ANGLAIS

LA PREMIÈRE

des Essences Fashionable

La plus délicate, la plus exquise

AROME PRINTANIER

Longue persistance

S'EMPLOIE SANS LASSER L'ODORAT



The Crown Perfumery Company

177, New Bond Street, LONDRES

EN VENTE AU CARNAVAL DE VENISE, BOULEVARD DE LA MADELEINE

ET DANS LES PRINCIPAUX MAGASINS

VENTE EN GROS A PARIS: L. FÉRET, 20 & 22, RUE RICHER

ACCUEILLIES avec enthousiasme à Paris, à New-York autant qu'à Londres, ces nouvelles créations de la Parfumerie de la Couronne font les délices des deux continents.

Tous ces flacons doivent être munis du bouchon bien connu de la couronne.

INVIGORATING LAVENDER SALTS

Sels de Lavande fortifiants

REMÈDE EXQUIS
CONTRE LA MIGRAINE

LE PLUS AGRÉABLE
des Désinfectants

Un flacon débouché pendant quelques minutes

Purifie, Rafraîchit et Fortifie

L'AIR D'UN APPARTEMENT



Deux poudres parfaitement distinctes et garanties PUR RIZ

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS S'OCCUPANT D'ARTICLES DE TOILETTE ET D'HYGIÈNE

ONDINE poudre d'Amidon de Riz

SPÉCIALE POUR TOUTS LES SOINS DE LA PEAU

Le paquet : grand format, 1 fr. 25.
petit format, 0 fr. 75.

ONDINE extra parfumée à la Violette

SPÉCIALE AUX SOINS DU VISAGE

La boîte : grand format, 2 francs.
petit format, 1 fr. 25.

Mise dans l'eau par petites doses, l'ONDINE lui ôte sa crudité, elle la rend douce et rafraîchissante.

Ne jamais se laver sans délayer dans l'eau une petite cuillerée d'ONDINE.

WYNAND FOCKINK

AMSTERDAM



SEUL DÉPOT EN FRANCE

2, RUE AUBER
PARIS

FABRIQUE DE LIQUEURS FINES



La "Phosphatine Falières" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

FACILITE LA DENTITION, ASSURE LA BONNE FORMATION DES OS.

PARIS, 6, avenue Victoria, et Pharmacies.



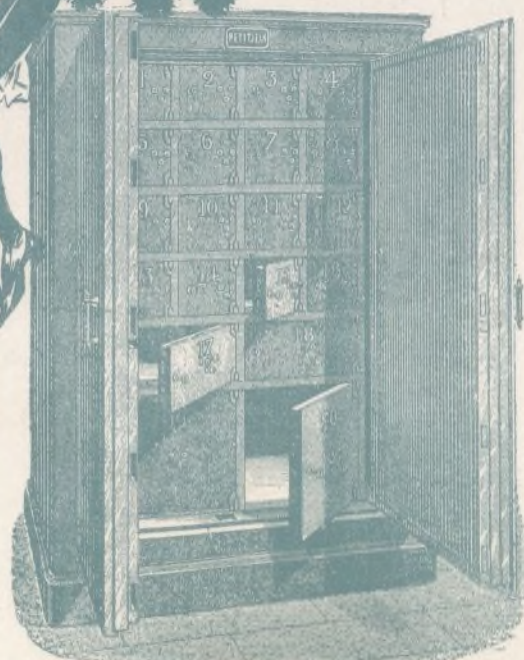
Coffres forts Petitjean



36 MÉDAILLES

6 Diplômes d'honneur

Membre du Jury



H.-P. MOORHOUSE

19, rue de Paradis
PARIS.

INNOVATION MUSICALE

Artistique

PAR LE MÉLOTÉTAPHONE

Ou VIOLONCELLE-PIANO et
ALTO-PIANO

BREVETÉ S. G. D. G.
En France et tous les pays.

TOUT AMATEUR de MUSIQUE devient
RAPIDEMENT et SUREMENT VERTUEUX sur
le VIOLON et VIOLONCELLE A LA FOIS
par l'extrême FACILITÉ du DOIGTÉ et la
RAPIDITÉ de l'EXPRESSION par l'archet.



Le JEU du VIOLONCELLE TRÈS GRACIEUX pour les DAMES—RÉALISATION de la MUSIQUE D'ENSEMBLE dans les FAMILLES

AUDITIONS, MÉTHODE, RENSEIGNEMENTS

A la Société du Mélotetraphone
83, rue Charlot, PARIS (PRÈS LES GRANDS BOULEVARDS)

93 rue de Richelieu, PARIS

